





Desbois

198

v.3

SMRS

PQ

2399

.B4

1858

v.3



Ouvrages d'Alexandre Dumas.

L'Horoscope.	6 vol.
Black	5 vol.
Chasseur (le) de sauvagine.	2 vol.
Capitaine Richard (le).	3 vol.
Compagnons (les) de Jehu	7 vol.
Meneur (le) de loups.	3 vol.
Salvator le Commissionnaire	8 vol.
Le Pasteur d'Ashbourn.	8 vol.
Mes Mémoires.	22 vol.
Olympe de Cleves	9 vol.
Conscience	5 vol.
Un Gilblas en Californie.	2 vol.
Histoire d'une colombe	2 vol.
Ange Pitou (suite au <i>Collier de la Reine</i>).	8 vol.
Pauline et Pascal Bruno.	2 vol.
Une vie artiste.	2 vol.
Le Trou de l'Enfer	4 vol.
Dieu dispose (suite au <i>Trou de l'Enfer</i>).	6 vol.
La Femme au collier de velours	2 vol.
Le Collier de la reine	11 vol.
Les mille et un fantômes	2 vol.
Le Véloce.	4 vol.
Mémoires d'un Médecin et Césarine	20 vol.
Les Quarante-Cinq	10 vol.
La comtesse de Salisbury	6 vol.
Tomes 3, 4, 5, complétant la première édition.	3 vol.
Les deux Diane	10 vol.
Le Bâtard de Mauléon	9 vol.
Le Chevalier de Maison Rouge	6 vol.
Une Fille du Régent	4 vol.
La Comtesse de Charny	19 vol.
Catherine Blum	2 vol.
Les Mohicans de Paris	19 vol.
Ingénue	7 vol.
Page (le) du duc de Savoie.	8 vol.
El Saltéador.	3 vol.
Vie et aventures de la princesse de Monaco.	6 vol.
Souvenirs de 1830 à 1842	8 vol.
Grands Hommes (les) en robe de chambre	
1 ^o RICHELIEU.	5 vol.
2 ^o HENRI IV.	2 vol.
3 ^o CÉSAR.	7 vol.
Journal de madame Giovanni	4 vol.
Madame du Deffand.	8 vol.
La Mecque et Médine	6 vol.
Le Lièvre de mon grand-père.	1 vol.

LES BEAUX MESSIEURS

DE

BOIS-DORÉ

PAR

GEORGE SAND



3

PARIS

ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR

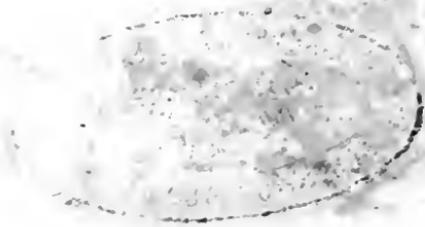
37, rue Serpente.

1858

LES BEAUX MESSIEURS

BOIS-DORÉ

GEORGE SAND



PARIS

ALBANY, N.Y. 1881

DE LA LIBRAIRIE

1881



Tandis que le colossal carrosseux Aristandre liait les mains de Sanche étourdi de sa chute, et le dépouillait de ses armes, d'Alvimar sortait enfin de la stupeur où cette scène rapide l'avait jeté. Un instant

il avait songé à abandonner son fatal complice à la colère de Bois-Doré ; mais, en voyant traiter si rudement celui qui venait encore de se dévouer pour lui, un reste de pudeur et d'orgueil le força de réclamer.

— Messire, dit-il, je comprends que vous soyez irrité contre la stupidité de ce vieillard qui dormait sur son cheval, et qui, réveillé en *tressaut*, s'est cru attaqué par une bande de voleurs. Certes, il mérite un châtiment, mais non pas d'être traité en prisonnier relevant de votre droit seigneurial, car il est à moi, et c'est à moi seul qu'il appartient de le punir de l'injure qu'il vous a faite.

— Vous appelez cela une injure, mon-

sieur de Villa-Réal ? dit le marquis d'un ton de mépris ; mais ce n'est pas encore à vous que j'ai affaire ; c'est à mon parent et ami Guillaume d'Ars.

— Je ne souffrirai aucune explication, reprit d'Alvimar avec une rage calculée, avant que mon serviteur ne me soit rendu, et si c'est un combat que vous voulez...

— Guillaume, écoutez-moi, dit Bois-Doré.

— Non, personne ne vous écouterà, s'écria d'Alvimar, en essayant de dégager son cheval que Guillaume, placé entre lui et Bois-Doré, retenait, pour empêcher

un conflit. Monsieur d'Ars, je suis votre ami et votre hôte, vous m'avez invité, vous m'avez accueilli ; vous m'avez promis assistance et loyauté en toute rencontre ; vous ne me laisserez pas outrager, même par une personne de votre famille. Dans un cas pareil, c'est à moi que vous devez secours et justice, fût-ce contre votre propre frère !

— Je le sais, répondit Guillaume, et il en sera ainsi. Mais tranquillisez-vous d'abord et laissez parler M. de Bois-Doré. Je le connais assez pour être sûr de sa courtoisie envers vous et de sa générosité envers votre valet. Laissez passer un moment de colère ; c'est la première fois que je le vois si courroucé, et, bien qu'il en ait

sujet, je suis assuré de l'en faire revenir. Allons, allons, tenez-vous en repos, mon cher ! Vous êtes en colère aussi ; mais vous êtes le plus jeune, et mon cousin est l'offensé. Je vous confesse que s'il eût reçu la moindre blessure, j'eusse tué votre valet sur la place, eussé-je dû vous en rendre raison après.

— Mais que diable, monsieur, s'écria d'Alvimar, espérant toujours empêcher l'explication par une querelle et, au besoin, par une rixe, où est la faute de mon serviteur, s'il vous plaît ? Quelle était la fantaisie de M. le marquis, de courir sur notre flanc sans se faire reconnaître, et de venir nous barrer la route, au risque d'être pris pour un fol ? N'avez-vous pas, vous

même, empoigné votre pistolet pour lui crier qui vive ?

— Sans doute, mais je n'eusse pas tiré sans attendre la réponse, ni vous non plus, j'imagine, et vous ne sauriez défendre la sottise ou méchante action de votre valet. Allons ! soyez calme. Si vous voulez que je puisse arranger l'affaire à votre honneur et satisfaction, ne m'en ôtez pas les moyens par votre violence.

Pendant que d'Alvimar continuait à discuter avec âpreté, et que le marquis attendait avec beaucoup de calme. Adamas, inquiet de l'issue de l'affaire, et, agissant à sa tête, avait parlé aux gens de Guillaume. Il leur avait appris tout ce qu'il

savait, et ils lui avaient juré que, dans le cas où M. d'Ars se verrait forcé de leur donner l'ordre de défendre d'Alvimar contre les gens de Bois-Doré, il n'y aurait qu'un engagement simulé pendant lequel on laisserait à qui de droit le soin de faire justice des assassins. Tous ces valets des deux camps étaient parents ou amis, et ne se souciaient nullement d'échanger des horions pour l'amour d'un étranger coupable ou suspect. Le temps que d'Alvimar espérait gagner par sa résistance était donc une circonstance qui tournait fatalement contre lui, et quand Guillaume, impatienté et révolté de son obstination, lui tourna le dos, pour aller à deux pas de lui, s'expliquer avec le marquis, d'Alvimar se vit entouré par les gens de ce der-

nier, sans que ceux de Guillaume y fissent la moindre opposition. Son inquiétude devint alors des plus sérieuses, et il regarda autour de lui, calculant le peu de chances qu'il avait de s'enfuir, à moins de laisser dans cette tentative l'honneur ou la vie.

Mais l'espoir lui revint, en entendant Guillaume, à qui Bois-Doré venait de dire en peu de mots ses griefs, se refuser à croire qu'il ne fût pas la dupe de fausses apparences.

— M. de Villa-Réal? répondait-il au marquis. Voilà une chose impossible et qu'il me faudrait avoir vue de mes propres yeux pour y croire. Or, comme vous

ne l'avez point vue, et que vous devez être abusé par de faux rapports, permettez-moi de défendre l'honneur de ce gentilhomme, et ne comptez pas, monsieur et bon cousin, que, malgré le respect que je vous porte, je laisse insulter et maltraiter, sans preuves, un ami qui s'est confié à ma garde. D'ailleurs, vous n'avez point ce droit, et c'est de la justice royale que relève tout gentilhomme. Calmez donc vos esprits exaltés, je vous en conjure, et me laissez rentrer chez moi, où vous savez que j'ai hâte de me rendre.

— Mes esprits ne sont point exaltés, reprit Bois-Doré en élevant la voix avec une dignité que Guillaume ne lui avait ja-

mais vue, et je m'attendais à votre réponse, mon cher cousin et ami. Elle est telle que je la ferais en votre place, et je n'y blâme rien. Ayant auguré que votre conduite serait ce qu'elle est, j'ai résolu de conformer la mienne aux égards que je vous dois, et c'est pourquoi vous me voyez ici, à mi-chemin de nos respectives demeures et sur un terrain neutre et communal. J'ai bien quelques droits sur cette route, mais, à trois pas de la berge, dans ces vieilles roches, je ne suis ni chez vous ni chez moi. Donc, sachez que j'ai résolu de m'y battre à outrance, seul à seul, contre ce traître, lequel ne me peut refuser le combat, vu que je l'ai, à dessein, molesté et provoqué en la personne de son valet, et que je le provoque et insulte à

cette heure, le traitant devant Dieu, devant vous et devant les honnêtes gens qui nous accompagnent, de lâche et infâme meurtrier. Je ne crois pas que vous me puissiez savoir mauvais gré de ce que je fais ; car je vous prie de remarquer que, tant que vous et lui avez été en mon logis, je me suis abstenu de toute injure et de tout dépit, en quoi je vous ai tenu ma parole de lui être un hôte fidèle ; et je vous prie de remarquer aussi que je me suis mis en mesure de le rencontrer en pleins champs, afin de n'avoir point à violer votre domicile, ne voulant, pour rien au monde, vous mettre en la nécessité de porter secours à ce misérable. Enfin, mon cousin, je vous prie de regarder à ceci, qui est le plus grand sacrifice que

je vous puisse faire : c'est qu'au lieu de le faire périr sous le bâton de mes gens, comme il le mérite, je descends, moi gentilhomme et digne de l'être, à me mesurer avec un assassin de la plus vile espèce. Sans l'amitié dont vous l'honorez, je l'eusse fait jeter dans un cul-de-basse-fosse; mais voulant vous respecter jusque dans l'erreur où vous êtes sur mon compte, je déroge à tout privilège d'honneur pour le combattre, lui, infâme et dégradé, avec les armes de l'honneur. J'ai dit, et vous ne pouvez plus me rien objecter. Soyez son témoin, tout indigne qu'il soit de vos bontés. Adamas sera le mien ; je me contenterai de l'assistance de cet honnête homme, puisqu'en pareille affaire il ne

peut être question d'un engagement avec les seconds.

— Certes, s'écria Guillaume, ému de la noblesse d'âme du vieillard, il ne se peut voir une conduite plus loyale que la vôtre, mon cousin, et avec les soupçons que vous avez, vous montrez une générosité peu commune. Mais ces soupçons n'étant pas fondés...

— Il n'est plus question de soupçons, reprit le marquis, puisque vous n'en voulez plus entendre parler ; je provoque un de vos amis, et je pense que vous ne tiendriez point pour tel un homme capable de reculer.

— Non, certes! s'écria Guillaume; mais moi, je ne souffrirai pas ce duel, qui ne convient pas à votre âge, mon cousin! Je me battrais plutôt en votre place. Tenez! voulez-vous recevoir ma parole? Je vous la donne de venger en personne la mort de votre frère, si vous venez à bout de démontrer invinciblement que M. d'Alvimar en a été lâchement et méchamment l'auteur. Attendez à demain, et je me porte justicier de notre famille, comme c'est mon devoir envers vous.

Le mouvement de Guillaume était digne de la générosité du marquis; mais Guillaume, en laissant échapper une allusion à son âge, l'avait singulièrement mortifié.

— Mon cousin, dit-il, revenant à cette puérilité d'esprit qui contrastait si étrangement avec la magnanimité de ses instincts, vous me prenez pour quelque vieux *signor Pantaleone*, à l'épée rouillée et à la main tremblante. Avant de me renvoyer à la béquille, ayez, je vous prie, souvenance des égards que je vous montre, lesquels ne méritent point l'injure que vous me faites en me proposant de venger en ma place, l'odieuse mort de mon frère chéri. Allons ! je crois que voilà assez de paroles et je suis à bout de patience. Votre M. de Villa-Réal en a plus que moi, lui qui écoute tout ceci sans trouver un mot à dire !

Guillaume vit que les choses étaient

gâtées, au point que tout accommodement devenait impossible, et trouvant, pour son compte, que la patience était beaucoup trop revenue à d'Alvimar, il se retourna vers lui et lui dit avec vivacité :

— Voyons, mon cher, répondez donc ; je ne dis point à ce défi, qui n'est pas fondé, mais à une accusation que vous ne pouvez pas mériter.

D'Alvimar avait réfléchi pendant le débat. Il affecta dès-lors un calme dédaigneux et ironique.

— J'accepte le défi, monsieur, répondit-il, et je ne pense pas avoir grand mérite à le faire, étant, comme vous savez,

de première force à toutes les armes. Quant à l'accusation, elle est si ridicule et si injuste, que j'attends, pour la repousser, que vous me l'expliquiez vous-même, car je ne sais point encore ce que le marquis vous a dit de moi, vous parlant à l'oreille, et je souhaite qu'il le répète tout haut.

— Je le veux bien, et ce ne sera pas long, répliqua Bois-Doré. J'ai dit que vous étiez bandit, assassin et larron. Vous en voulez davantage ; mais, moi, je ne puis rien trouver de pis contre vous que la vérité.

— Vous me dites-là d'étranges douceurs, monsieur le marquis ! reprit l'Espagnol

froidement. Vous m'avez déjà régalé, en votre logis, d'une lugubre histoire où il vous a plu de faire tuer par moi monsieur votre frère. C'est là une chose que j'ignore, je vous l'ai dit ; je sais seulement que j'ai fait tuer par mon domestique un homme vêtu en marchand colporteur, lequel emmenait de force une dame dont je vous ai dit avoir pris la défense et vengé l'honneur.

— Ah ! ah ! s'écria le marquis ; c'est là votre thèse, à présent ? Celle qui fuyait avec mon frère était emmenée malgré elle, et vous ne vous souvenez plus de m'avoir dit qu'elle était votre...

— Plus bas, monsieur, je vous prie. Si

M. d'Ars veut bien m'entendre à deux pas d'ici, je lui dirai qui était cette femme, à moins qu'il ne vous plaise outrager et salir son nom devant vós laquais.

— Mes laquais valent mieux que vous et les vôtres, monsieur ! N'importe ! je veux très fort que vous disiez votre secret à M. d'Ars, mais devant moi, à qui vous l'avez dit à votre mode.

Ils s'éloignèrent du groupe tous les trois, et le marquis, parlant le premier :

— Allons, dit-il, expliquez-vous ! Vous alléguez pour votre défense que cette femme était votre sœur ?

— Et vous, monsieur, reprit d'Alvimar, vous prétendez maintenant soulager votre fureur fantasque en me donnant un nouveau démenti ?

— Nullement, monsieur. Je vous demande le nom de votre sœur ; car vous ne vous appelez point Villa-Réal, apparemment ?

— Et pourquoi non, monsieur ?

— Parce que je le sais maintenant. Osez dire le contraire devant M. d'Ars, que vous trompez aussi par un nom supposé !

— Nullement ! dit Guillaume ; monsieur

se cache sous un des noms de sa famille, et celui qu'il porte, je le sais fort bien.

— Alors, mon cousin, qu'il le dise, et je jure que si c'est le véritable nom de ma défunte belle-sœur, je me retire d'ici en vous faisant à tous les deux des excuses.

— Et moi, dit d'Alvimar, je refuse de le dire. Je croyais qu'entre gentilshommes une simple parole devait suffire; mais vous m'insultez sans trêve et sans prudence. C'est un duel que vous voulez, et il doit être fait selon votre désir.

— Non! cent fois non! s'écria Guillaume. Finissons-en; et puisqu'il ne faut

au marquis que de savoir votre nom pour se retirer en paix, je...

— N'oubliez pas, je vous prie, reprit d'Alvimar, que vous m'exposez...

— Point ! Mon cousin est un trop galant homme pour vous livrer à vos ennemis. Sachez donc, marquis, et je mets ceci sous la sauvegarde de votre honneur, que monsieur s'appelle Sciarra d'Alvimar.

— Oui-dà ! répondit le marquis avec ironie. Alors monsieur a pour chiffre les propres initiales de la marque de fabrique de Salamanque ?

— Que voulez-vous dire ?

— Rien ! C'est un mensonge de monsieur que je signale au passage ; mais celui-là est si petit au prix des autres...

— Quels autres ? Voyons, marquis, vous êtes trop obstiné !

— Laissez ! Guillaume ! dit d'Alvimar, affichant toujours le dédain. Il faut que tout ceci finisse par un coup d'épée. Nous en serons plus tôt débarrassés.

— Eh bien, moi, dit le marquis, je ne suis plus si hâté ! Je tiens à savoir le nom de baptême et le nom de famille de la sœur de M. de Villa-Réal, de Sciarra et

d'Alvimar. Je sais que les Espagnols ont beaucoup de noms, mais s'il me dit seulement le véritable et le principal que portait cette dame...

— Si vous le savez, répondit d'Alvimar, votre insistance pour me le faire dire est un outrage de plus.

— Eh ! d'Alvimar, ne le prenez pas ainsi, s'écria Guillaume impatienté. Mettez-y du vôtre, à moins que vous ne vouliez nous faire passer la nuit ici !

— Laissez, mon cousin, dit le marquis ; c'est moi qui dirai ce nom mystérieux. La prétendue sœur de M. de Villa-Réal s'appelait Julia de Sandoval.

— Eh bien ! pourquoi pas, monsieur ? dit d'Alvimar, relevant avec vivacité ce qu'il crut être encore une insigne maladresse du vieillard. Je ne voulais pas le dire, ce nom. Il ne me convenait pas de le trahir, et je pensais que vous l'ignoriez. Puisque vous aussi, en affirmant ce dernier point, vous m'avez fait un de ces mensonges que vous reprenez si aigrement chez les autres, sachez que Julie de Sandoval était la fille de ma mère et née d'un premier lit.

— Alors, monsieur, répliqua Bois-Doré se découvrant, me voilà prêt à me retirer, et même à me repentir de ma violence, si vous voulez bien me jurer sur l'honneur que vous aviez reconnu votre sœur de

mère, Julie de Sandoval, sous son voile, dans la voiture de mon frère, à l'auberge de...

— Je vous le jure, pour vous satisfaire. Je l'avais même aperçue sans voile dans cette auberge.

— Et pour la troisième fois... Pardonnez mon insistance ; je dois ceci à la mémoire de mon frère ! Pour la troisième fois, c'était bien votre sœur, Julie de Sandoval ? L'anneau qu'elle portait au doigt, qui est maintenant au mien, et qui porte ce nom en toutes lettres, ne pouvait être que son anneau ? Vous le jurez ?

— Je le jure ! êtes-vous content ?

— Attendez ! il y a un blason dans le chaton de cette bague ; un écusson d'azur sur chef d'or. Sont-ce les armes des Sandoval de votre famille ?

— Oui, monsieur, précisément.

— Alors, monsieur, dit Bois-Doré remettant son couvre-chef, je déclare, une fois de plus, que vous avez menti comme un impudent et un lâche que vous êtes ; car je viens de me moquer de vous : l'anneau de votre prétendue sœur porte le nom de Maria de Mérida, et ses armes sont de sinople à la croix d'argent. Je puis en fournir la preuve.

Guillaume fut fortement ébranlé, mais

d'Alvimar réfléchissait vite. La lune, eût-elle éclairé beaucoup, n'eût pas encore permis de voir les petits caractères et les écussons microscopiques cachés dans une bague, et, dans ce temps-là, on n'avait pas, comme aujourd'hui, du feu tout prêt dans sa poche.

Il fallait donc nécessairement remettre à un autre moment l'examen de cette preuve. Il ne s'agissait pas, pour le criminel, d'éviter, mais au contraire de chercher un duel. Ce qu'il redoutait, c'est qu'on ne lui refusât l'honneur de cette chance de salut, et qu'on ne le fît prisonnier du marquis ou de la prévôté. Il attira précipitamment Guillaume à part, et, se mettant à rire :

— Je suis pris, dit-il. J'ai voulu être complaisant comme vous l'exigiez, pour en finir et vous débarrasser de ce vieux lunatique. J'ai dit tout ce qu'il a voulu me faire dire, et maintenant sa fantaisie prend un autre vol, où je ne puis la suivre. Tout ceci est de ma faute; j'aurais dû vous raconter, en sortant de chez lui, qu'il était depuis deux jours en démente, à preuve qu'il a été hier, on pourra vous le dire, demander la main de madame de Beuvre, et que, tout aujourd'hui, il a fait sur la mort de son frère les plus étranges romans, prenant pour des assassins tantôt son muet, tantôt son petit chien. Je n'ai pu éviter de me prendre à la gorge avec lui qu'en lui faisant des contes qui étaient

la monnaie de sa pièce ; mais il ne s'est calmé qu'en vous voyant arriver.

— Que ne me disiez-vous tout cela ?
s'écria Guillaume.

— Je n'ai pas voulu me plaindre des ennuis que j'ai essayés en sa compagnie ; vous eussiez cru que je vous faisais un reproche de m'y avoir laissé. A présent, il ne me reste qu'un moyen d'en finir. Laissez-moi me battre avec lui.

— Avec un vieillard en démence ? Je ne le puis souffrir.

— Allons, Guillaume, s'écria Bois-Doré

impatiéte, voulez-vous, maintenant, me laisser venger mon injure, et faudra-t-il que, pour réveiller M. d'Alvimar, j'aie lui faire l'honneur de le souffleter ?

— Nous sommes à vous, monsieur, répondit d'Alvimar en haussant les épaules. Allons, mon cher, dit-il tout bas à Guillaume, vous voyez qu'il le faut ! N'ayez peur ! J'aurai vite raison de cette vieille marionnette, et vous promets de lui faire sauter son épée autant de fois qu'il vous plaira. Je me charge de le fatiguer assez pour qu'il ait besoin de s'aller vite ment coucher, et demain nous rirons de l'aventure.

Guillaume se rassura en le voyant si gai.

— Je suis aise de vous voir dans le vrai, lui dit-il tout bas, et je vous avertis qu'en prenant l'escrime à cœur avec ce vieillard, vous ne feriez pas acte de vaillance et me causeriez une grande peine. Je le crois fou ; mais c'est une raison de plus pour ménager vos forces et le renvoyer avec une courbature pour tout mal.

Guillaume savait pourtant que Bois-Doré était fort à l'escrime. Mais c'était une vieille méthode que dédaignaient les jeunes gens, et il savait aussi que si le marquis avait encore le poignet souple, il n'avait plus le jarret assez ferme pour tenir plus de deux ou trois minutes. D'ailleurs, d'Alvimar était de première force,

et il ne cessa de l'exhorter à la générosité.

Les champions ayant mis pied à terre, les valets restèrent pour garder les chevaux et le prisonnier Sanche, que Guillaume donna l'ordre de ne pas remettre en liberté avant l'issue du combat, afin de ne pas voir compliquer, par quelque intervention imprévue, la difficulté de la situation. Sanche eût fort désiré d'être libre ; il sentait, lui qui ne reculait devant aucune résolution extrême, qu'il eût été encore utile à son maître ; mais il avait trop d'orgueil pour se plaindre et pour réclamer ; il resta, stoïque et impassible, sous la garde des gens de Bois-Doré.

Pendant que Guillaume cherchait, avec

les deux champions, un emplacement convenable entre la route et les rochers, Adamas et Aristandre s'entretenaient avec feu dans l'oreille l'un de l'autre. Aristandre était désespéré, Adamas avait la fièvre ; mais l'idée que son maître pût être victime de sa magnanimité ne pouvait lui entrer dans la tête. Il se grisait dans sa confiance en l'habileté et en la force du marquis.

— Qu'as-tu à trembler comme un enfant ? disait-il au carrosseux. Ne sais-tu pas que monsieur en mangerait trente-six comme ce freluquet d'Espagnol ! Il n'y aurait qu'une trahison pour avoir raison d'un si vaillant homme ; mais le coquin de Sanche est bien gardé, et nous avons

l'œil sur toutes choses, M. Guillaume et moi. Ne suis-je pas témoin ? Monsieur l'a dit ! Tu l'as entendu ? Nous sommes deux bons témoins et nous ne laisserons pas faire un mouvement ni une passe qui ne soient dans les règles.

— Mais tu ne les sais pas plus que moi, les règles du combat des gentilshommes ? Tiens ! j'ai envie de grimper là-haut sans qu'on me voie, et, si l'Espagnol a trop de chances, de lui faire rouler sur le corps une de ces grosses pierres.

— Pour cela, si je pouvais compter que tu n'écraserais pas monsieur avec son ennemi, je ne t'en détournerais pas, non plus que je ne me ferais un crime de lui

envoyer deux balles dans la tête, si je n'étais témoin. Mais mon maître m'appelle, et tu peux être tranquille, tout ira bien !

Cependant le terrain était choisi, assez espacé, et bien éclairé par la lune. Les épées furent mesurées, Guillaume faisant les fonctions de témoin impartial pour les deux champions, qui avaient juré de s'en rapporter à lui ; car Adamas ne pouvait être là que pour la forme. Le combat commença.

Alors, malgré sa foi et son enthousiasme, Adamas sentit un frisson dans tous ses membres ; il devint muet. La bouche ouverte, les yeux hors de la tête, il

ne sentait pas la sueur et les larmes qui coulaient sur sa figure attendrissante et burlesque.

Guillaume s'était battu les flancs, lui aussi, pour se persuader que rien de funeste ne devait résulter de cette étrange affaire. Mais quand les armes furent engagées, il sentit tomber sa confiance et se reprocha de n'avoir pas réussi à empêcher à quelque prix que ce fût, une rencontre qui, dès le début, menaçait de devenir sérieuse.

D'Alvimar avait promis de se rendre maître de la vie de son adversaire, et de lui faire grâce ; mais, autant que la clarté de la lune pouvait faire distinguer l'ex-

pression de ses traits, il semblait à Guillaume que la colère et la haine s'y montraient avec une énergie croissante, et son jeu sec et serré n'annonçait pas la moindre intention prudente ou généreuse. Heureusement, le marquis était encore calme et tenait pied avec plus de vigueur et de souplesse qu'on n'en eût attendu de sa part.

Guillaume ne pouvait rien dire, et il se contenta de tousser deux ou trois fois pour avertir d'Alvimar de se modérer, sans éveiller la susceptibilité du marquis, lequel eût pu perdre la tête, s'il eût craint de n'être pas pris au sérieux.

Mais le combat était sérieux. D'Alvi-

mar sentait qu'il avait un adversaire moins fort que lui en théorie ; mais il se sentait troublé et préoccupé, et inférieur à lui-même, cette fois, dans la pratique. Sa partie était difficile à jouer. Il voulait tuer le marquis et paraître le tuer malgré lui. Il cherchait donc à le faire enferrer en jouant à la défensive, et le marquis semblait s'apercevoir de sa ruse. Il se ménageait.

Le combat se prolongeait sans résultat. Guillaume comptait sur la fatigue du marquis, ne croyant pas que d'Alvimar le frapperait à terre. D'Alvimar sentait que le marquis ne faiblissait pas ; il cherchait à l'irriter par des feintes, espérant qu'un mouvement d'impatience le ferait sortir

de l'étonnante prudence de son jeu. Tout à coup, la lune fut voilée par un gros nuage, et Guillaume voulut intervenir pour suspendre la lutte; il n'en eut pas le temps : les deux adversaires venaient de rouler l'un sur l'autre.

Un troisième champion se précipita vers eux, au hasard de se faire embrocher : c'était Adamas qui perdait la tête et qui, ne sachant où était l'avantage, se jetait sans armes, à corps perdu, dans la bataille. Guillaume le repoussa vivement et vit le marquis à genoux, sur le ventre de d'Alvimar.

— Grâce ! mon cousin ! s'écria-t-il ;
grâce pour celui qui vous eût épargné !

— Il est trop tard, mon cousin, répondit le marquis en se relevant. Justice est faite.

D'alvimar était cloué en terre par la grande rapière du marquis : il avait cessé de vivre.

Adamas était évanoui. Au cri de grâce, les valets de Bois-Doré étaient accourus. Le marquis, essoufflé et brisé de fatigue, s'appuya contre le rocher. Mais il ne faiblit pas, et la lune s'étant dégagée du nuage, il se remit sur ses jambes pour regarder et toucher le cadavre.

— Il est bien mort ! lui dit Guillaume d'un ton de reproche. Vous m'avez tué un

ami, monsieur, et je ne saurais vous en faire mon compliment, car vos soupçons ne pouvaient être qu'injustes.

— Je vous prouverai qu'ils ne l'étaient point, Guillaume, répondit Bois-Doré avec une dignité qui l'ébranla de nouveau; jusque-là, suspendez votre ressentiment contre moi, et vos regrets pour ce méchant homme. Quand vous saurez la vérité, vous vous reprocherez peut-être de m'avoir forcé à exposer ma vie pour avoir la sienne.

— Et que ferons-nous maintenant de ce malheureux corps? dit Guillaume abattu et consterné

— Je ne vous laisserai point dans des embarras pour mon compte, répondit Bois-Doré. Mes gens vont le porter au couvent des carmes de La Châtre, lesquels lui donneront la sépulture comme ils l'entendront. Je ne prétends cacher à personne l'action que j'ai faite, d'autant qu'il me reste à punir l'autre assassin. Mais je ne saurais faire de sangfroid cette laide besogne, et je compte le livrer au lieutenant de la Prévôté pour que son châtiement soit exemplaire. Adamas, tu vas le conduire. Mais où est donc mon fidèle Adamas ?

— Hélas ! monsieur, répondit Adamas d'une voix caverneuse, je suis là, à vos genoux, et bien malade de cette affaire.

Un instant j'ai cru que vous étiez mort, et je crois que j'ai été mort moi-même pendant un bon quart d'heure. Ne m'envoyez nulle part; je n'ai plus de jambes, et j'ai comme une roue de moulin dans la tête.

— Or donc, mon pauvre ami, si tu n'es plus bon à rien, nous enverrons quelque autre. Je te l'avais bien dit, que tu n'étais plus d'âge à supporter les émotions !

Le marquis retourna vers les chevaux, tandis que ses gens et ceux de Guillaume enlevaient le cadavre et le roulaient dans un manteau; mais lorsqu'on chercha le prisonnier, ce fut en vain. On n'avait pas eu la précaution de lui lier les jambes. Profitant d'un moment de trouble et de

confusion, où les valets, inquiets de l'issue du combat, avaient abandonné les chevaux, deux d'entre eux qui avaient eu beaucoup de peine à les contenir, il avait pris la fuite ou plutôt il s'était glissé et caché quelque part dans le ravin.

— Soyez tranquille, monsieur le marquis, dit Aristandre à Bois-Doré. Un homme qui a les mains liées ne peut ni courir bien vite ni se cacher bien adroitement ; je vous répons de le rattraper. Je m'en charge. Rentrez chez vous et vous reposez ; vous l'avez bien gagné !

— Non pas, dit le marquis ; il me faut ravoir cet assassin. Que deux de vous le cherchent, tandis qu'avec les deux autres

j'accompagnerai M. d'Ars au couvent des Carmes.

On coucha d'Alvimar en travers de son cheval, et les domestiques de Guillaume aidèrent ceux de Bois-Doré à le transporter. Bois-Doré prit les devants avec Guillaume pour aller faire ouvrir les portes de la ville, en cas de besoin, car il était près de dix heures.

Chemin faisant, Bois-Doré donna à son jeune parent des détails si précis sur la mort de son frère, sur la recouvrance de son neveu, sur la circonstance du couteau catalan, sur l'aveu que la colère avait arraché au coupable, enfin sur la circonstance de la bague ouyerte, que Guillaume

ne put persister à défendre l'honneur de son ami. Il avoua qu'en somme il le connaissait fort peu, s'étant lié avec lui à la légère, et qu'à Bourges, il lui était revenu, sur le duel pour lequel ce gentilhomme était forcé de se cacher, des détails peu honorables, s'ils étaient vrais. M. Sciarra-Martinengo aurait été frappé contre toutes les lois de l'honneur, dans un moment où il demandait à suspendre le combat, son épée s'étant rompue. Guillaume n'avait pas voulu croire à cette accusation ; mais les révélations de Bois-Doré commençaient à la lui faire regarder comme sérieuse, et il promit de se rendre à Briançon dès le lendemain, pour voir les preuves et pour faire connaissance avec le beau Mario.

A mesure que la conviction entraît dans son esprit, Guillaume redevenait expansif et amical avec le marquis, autant par un sentiment d'équité naturelle que par sa facilité innée à se livrer tout entier à sa dernière impression.

— Par ma foi ! lui disail-il, lorsqu'ils furent proches de la ville, vous avez agi en vaillant homme, et le coup que vous lui avez porté de part en part, jusqu'à le clouer au gazon, est un des plus beaux coups d'épée dont j'aie ouï parler. Je n'avais jamais vu le pareil, et quand vous m'aurez prouvé que ce pauvre Sciarra était une aussi grande canaille que vous le dites, je ne serai point fâché d'avoir vu ceci. Si j'eusse été moins peiné, je vous en eusse

fait compliment. Mais, quelque regret ou contentement que je puisse avoir de celle mort, j'avoue que vous êtes une belle lame, et que je voudrais être de votre force à ce jeu-là.

Nos deux cavaliers étaient déjà sur le pont des Scabinats (aujourd'hui des Cabignats), se dirigeant vers la porte du Ravelin, lorsque Adamas, qui avait recouvré ses esprits et fait ses réflexions, vint les rejoindre et prier qu'on l'écoutât.

— Ne pensez-vous point, messires, leur dit-il, que l'entrée de ce cadavre va faire grand bruit dans la ville?

— Eh bien ? dit le marquis, penses-tu

que je me veuille cacher d'avoir vengé mon honneur et la mort de mon frère ?

— Oui, monsieur, vous devez vous en vanter comme d'une belle action ; mais seulement quand le corps aura été rendu à la terre, car il se fait de grandes rumeurs pour peu de chose, en ces petits endroits, et le spectacle d'un gentilhomme apporté ainsi en travers de son cheval va faire ouvrir de grands yeux à ces bourgeois de La Châtre. Vous avez des ennemis, monsieur, et, à l'heure qu'il est, monseigneur de Condé est bien chaud catholique. Si l'on apprend que cet Espagnol était couvert de reliques et de chapelets, qu'il s'était confessé à M. Poulain dont la gouvernante le prônait déjà dans le bourg de Briantes comme un parfait chrétien, vous n'avez rien de mieux à dire.

— Voyons! où veux-tu en venir avec les histoires de commères, mon cher Adamas? dit le marquis impatienté.

Guillaume prit la parole :

— Mon cousin, dit-il, Adamas a raison. Les lois contre le duel ne sont respectées de personne; mais des gens mal intentionnés les peuvent toujours invoquer. Ce d'Alvimar avait quelques amis puissants à Paris; et de méchants rapports peuvent, en un temps ou en l'autre, faire tourner ceci contre vous et contre moi; contre vous surtout, qui ne passez point pour un bien franc catholique. Croyez-m'en donc, n'entrons point en la ville, et aisons à nous débarrasser de ce mort. Vous êtes

sûr de vos gens, et je répons des miens. N'ayons point de confidants parmi des gens d'église et des bourgeois de petite ville, toutes langues bien mauvaises, en ce pays, contre ceux qui ont combattu la ligue et servi le feu roi.

— Il y a du vrai dans ce que vous dites, répondit Bois-Doré. Mais il me répugne de mettre une pierre au cou d'un mort et de le jeter à la rivière comme un chien.

— Eh si, monsieur, dit Adamas; cet homme-là ne valait pas tant!

— Il est vrai, mon ami; je pensais ainsi

il y a une heure ; mais je n'ai plus de haine contre un cadavre !

— Eh bien, monsieur, dit Adamas, il m'est venu une idée qui arrange tout pour le mieux : si nous rebroussons chemin, nous trouverons, à cent pas d'ici, le long du pré Chambon, la maison de la jardinière.

— Qui ? Marie-la-Caille-Bottée ?

— Elle est fort dévouée à monsieur, et l'on dit qu'elle n'a pas toujours été laide et grêlée.

— Allons, allons, Adamas, ce n'est pas l'heure de plaisanter !

— Je ne plaisante pas, monsieur, et je dis que cette vieille fille gardera bien le secret.

— Et tu lui veux donner l'embarras de recevoir un mort ? Elle en mourra de peur !

— Non, monsieur, vu qu'elle n'est point seule en sa petite maison écartée. Je jurerais que nous y trouverons un bon carme, lequel enterrera très chrétieusement M. l'Espagnol dans quelque fossé du clos de la jardinière.

— Vous êtes trop huguenot, Adamas, dit M. d'Ars. Les carmes ne sont pas aussi débauchés que vous le dites.

— Je ne dit point de mal d'eux, messire ; je parle d'un seul que je connais, et qui n'a du moins que l'habit et les patenôtres. C'est Jean-le-Clope, qui a servi monsieur le marquis à la guerre, et que monsieur le marquis a fait entrer au couvent en qualité de frère oblat.

— Hé ! par ma foi ! l'avis est bon ! dit le marquis ; Jean-le-Clope est un homme sûr et qui a vu trop de faces blêmes penchées en terre sur les champs de bataille pour s'effrayer du soin que nous allons lui confier.

— Alors, hâtons-nous, dit M. d'Ars, car vous savez que mon intendant se meurt et

que je voudrais le voir, s'il en est temps encore.

— Partez, mon cousin, dit le marquis ; songez à vos affaires ; celles d'ici ne regardent plus que moi !

Ils se serrèrent la main. Guillaume rejoignit ses gens et prit avec eux la route de son manoir ; le marquis et Adamas s'arrêtèrent chez la Caille-Bottée, où Jean-le-Clope était effectivement, et reçut avec effusion son protecteur, qu'il appelait toujours son capitaine.

On sait que le frère oblat était un militaire estropié au service du roi ou du seigneur de la province, dont le couvent était

forcé de prendre soin. La plupart des communautés religieuses étaient obligées, par contrat, de recevoir et entretenir ce débris des malheurs de la guerre, parfois trop bon vivant pour de pieux solitaires, parfois beaucoup moins corrompu que les moines eux-mêmes.

Quoi qu'il en soit des carmes de La Châter, dont nous n'avons pas à rechercher ici l'histoire, le frère séculier Jean-le-Clope s'astreignait fort peu à la règle de la maison, et s'il ne manquait pas les heures de la pitance, il manquait beaucoup celles de la retraite. Pendant que le marquis lui expliquait ce qu'il attendait de son dévouement et de sa discrétion, Adamas faisait entrer le corps dans la maisonnette

isolée, et un quart d'heure après, Bois-Doré et ses gens repassaient sur le chemin de la Rochaille.

Ils y trouvèrent Aristandre et ses camarades, bien désappointés de n'avoir pu découvrir ce que Sanche était devenu.

— Eh bien ! monsieur, dit Adamas, c'est peut-être Dieu qui le veut ainsi ! Ce criminel se gardera bien de reparaitre jamais dans un pays où il se sait démasqué, et il eût été pour vous un nouvel embarras.

— J'avoue que je n'ai pas le goût des exécutions à tête reposée, répondit le mar-

quis, et que j'eusse éloigné celle-ci de ma vue. En le livrant à la prévôté, il m'eût fallu dire de quelle façon j'avais agi avec le maître, et puisque nous devons, pour le moment, nous taire sur ce point, tout va mieux ainsi. Je crois la mort de mon cher Florimond suffisamment vengée, bien que la Morisque n'ait point vu qui, du maître ou du valet, avait porté le coup qui a tranché sa pauvre vie. Mais en ces sortes d'affaires, Adamas, le plus coupable, et peut-être le seul vrai coupable, est celui qui dirige. Le valet croit quelquefois de son devoir d'obéir à un méchant commandement, et celui-ci n'avait point agi pour son compte, ni profité de la dépouille de mon frère, puisqu'il était resté valet comme devant.

Adamas ne partageait pas le besoin d'indulgence qu'après son acte de vigueur éprouvait le marquis. Il haïssait Sanche encore plus que d'Alvimar, à cause de ses airs de hauteur avec ses pareils et à cause de sa prudence, dont il n'avait pu trouver le défaut. Il le croyait très capable d'avoir conseillé et exécuté le crime ; mais ce qu'il redoutait le plus, c'était de voir le marquis persécuté, et il l'aida à se faire illusion sur le peu d'importance de la capture à laquelle il fallait renoncer.

Quand on fut à la porte du manoir de Briantes, on entendit les bonds irréguliers d'un cheval en liberté. C'était celui de Sanche qui était revenu à son dernier gîte, et qui échangea avec celui de d'Al-

vimar, que l'on ramenait par la bride, un hennissement plaintif presque lugubre.

— Ces pauvres animaux sentent, à ce que l'on assure, les malheurs arrivés à leurs maîtres, dit le marquis à Adamas : ce sont bêtes intelligentes et qui vivent en l'état d'innocence. Je ne ferai donc point tuer celles-ci ; mais comme je ne veux, en ma maison, rien qui ait appartenu à ce d'Alvimar, et que le profit de ses dépouilles souillerait nos mains, je veux que, dès la nuit prochaine, on conduise ces chevaux à dix ou douze lieues d'ici, et qu'on les y mette en liberté. En profitera qui voudra.

— Et de cette façon, répondit Adamas,

nul ne saura d'où elles viennent. Vous pouvez confier ce soin à Aristandre, monsieur. Il ne se laissera point tenter par l'envie de les vendre à son profit, et, si vous m'en croyez, il se mettra en route sur l'heure, sans leur faire franchir la porte. Il est fort inutile que l'on voie demain ces chevaux en votre écurie.

— Fais ce que tu veux, Adamas, répondit le marquis. Cela me fait penser que ce malheureux coquin devait avoir de l'argent sur lui, et que j'eusse dû songer à le faire prendre pour le faire donner aux pauvres.

— Laissez-en profiter le frère oblat, monsieur, dit le sage Adamas : plus il en

trouvera dans les poches de son mort, plus vous serez assuré de son silence.

Il était onze heures du soir quand le marquis entra dans son salon. Jovelin accourut se jeter dans ses bras. Sa figure expressive disait assez quelles angoisses d'inquiétude il avait éprouvées.

— Mon grand ami, lui dit Bois-Doré, je vous avais trompé ; mais réjouissez-vous, cet homme n'est plus ; et je rentre chez moi le cœur léger. Mon enfant dort sans doute à cette heure ; ne l'éveillons pas, je vas vous conter...

— L'enfant ne dort pas, répondit le muet avec son crayon. Il a deviné mes

crainces : il pleure, il prie et s'agite dans son lit.

— Allons rassurer ce pauvre cœur, s'écria Bois-Doré ; mais d'abord, mon ami, regardez si je n'ai point sur mes habits quelque souillure de ce traître-sang. Je ne veux pas que cet enfant connaisse la peur ou la haine, dans l'âge où l'on n'a point encore le calme de la force.

Lucilio débarrassa le marquis de son manteau, de son casque et de ses armes, et lorsqu'ils eurent monté un étage, ils trouvèrent Mario, pieds nus, sur la porte de la chambre.

— Ah ! s'écria l'enfant en s'attachant

passionnément aux grandes jambes de son oncle, et en lui parlant avec cette familiarité qu'il ne savait pas encore contraire aux usages de la noblesse; te voilà revenu ! Tu n'as pas de mal, mon ami chéri ? Dis, on ne t'a pas fait de mal ? Je croyais que ce méchant voudrait te tuer, et je voulais qu'on me laisse courir après toi ! J'ai eu bien du chagrin, va ! Une autre fois, quand tu iras te battre, il me faut emmener, puisque je suis ton neveu.

— Mon neveu ! mon neveu ! ce n'est point assez, dit le marquis en le reportant dans son lit. Je veux être ton père. Est-ce que cela te déplaira d'être mon fils ? Ah ! à propos, fit-il en se baissant pour recevoir les caresses du petit Fleurial, qui

semblait avoir compris et partagé les angoisses de Jovelin et de Mario, voilà un petit ami qui ne m'appartient plus. Tenez, Mario, vous en aviez si grande envie ! je vous le donne pour vous consoler de votre chagrin de ce soir.

— Oui, dit Mario en mettant Fleuriel dans son oreiller ; je le veux bien, à condition qu'il sera à nous deux et qu'il nous aimera autant l'un que l'autre. Mais dis-moi donc, père : est-ce que le méchant homme est parti pour tout à fait ?

— Oui, mon fils, pour tout à fait.

— Et le roi le punira pour avoir tué ton frère ?

— Oui, mon fils, il sera puni.

— Qu'est-ce qu'on lui fera? dit Mario rêveur.

— Je vous le dirai plus tard, mon fils. Ne songez qu'au bonheur que nous avons d'être ensemble.

— On ne m'ôtera jamais d'avec toi?

— Jamais! Puis s'adressant au muet: Maître Jovelln, n'est-ce pas une triste chose de penser à changer le doux parler de cet enfant, qui me sonne si mélodieusement dans l'oreille? Tenez, nous le laisserons me dire *tu* dans le particulier, puis-

qu'en sa bouche cette familiarité est celle de l'amour.

— Est-ce qu'il faudra que je te dise *vous* ? reprit Mario étonné.

— Oui, mon enfant, à tout le moins devant le monde. C'est la coutume.

— Ah ! oui ! comme je disais à M. l'abbé Anjorant ! Mais c'est que je t'aime encore plus que lui...

— Tu m'aimes donc déjà, Mario ? J'en suis content ! Mais d'où vient ? Tu ne me connais pas encore.

— C'est égal, je t'aime.

— Et tu ne sais pas pourquoi ?

— Si fait ! je t'aime, parce que je t'aime.

— Mon ami, dit le marquis à Lucilio, il n'y a rien d'aimable et de beau comme l'enfance. Elle parle comme les anges se doivent parler entre eux, et ses raisons, qui n'en sont pas, valent mieux que toute la sagesse des vieilles têtes. Vous m'ins-
truirez ce chérubin-là. Vous lui ferez un beau et bon cerveau comme le vôtre ; car je ne suis qu'un ignorant, et je veux qu'il en sache plus long que moi. Les temps ne sont plus tant à la guerre civile comme dans ma première jeunesse, et je crois que les gentilshommes se doivent porter vers les lumières de l'esprit. Mais tâchez de lui lais-

ser ces simples gentillesse que la vie des bergers lui a données. En vérité, il me représente au naturel les beaux enfants qui devaient courir, emmi les fleurs, sur les rives enchantées du Lignon aux claires ondes.

Le marquis ayant pris des mains d'Adamas un cordial, pour se remettre des fatigues de la soirée, se coucha et s'endormit, le plus heureux des hommes. En un temps où l'on se faisait justice soi-même, à défaut de légalité régulière, et où la motion du pardon eût été considérée comme une faiblesse coupable et lâche, le marquis, bien qu'exceptionnellement enclin à une grande douceur, pensait avoir accompli le plus sacré des devoirs, et, en

-cela, il suivait les idées et coutumes de la plus sainte chevalerie. Certes, à cette époque, on n'eût pas rencontré un gentilhomme sur mille qui ne se fût regardé comme investi du droit de faire expirer dans les tourments, ou tout au moins pendre sous ses yeux un coupable tel que d'Alvimar, et qui n'eût blâmé ou raillé l'excès de loyauté romanesque dont Bois-Doré avait fait preuve dans son duel.

-Bois-Doré le savait bien et ne s'en souciait pas. Il avait trois motifs pour être ce qu'il était : son instinct d'abord, puis les exemples d'humanité d'Henri IV, qui, un des premiers de son temps, eut le dégoût du sang versé sans péril. Henri III, mortellement frappé par Jacques Clément,

avait été soutenu par la colère et la vengeance, au point de frapper lui-même son assassin, et de le voir, avec joie, jeté par les fenêtres : Henri IV, blessé à la figure par Chastel, avait eu pour premier mouvement de dire : « Laissez aller cet homme ! » Enfin, Bois-Doré avait pour code religieux les faits et gestes des héros de l'*Astrée*. Il était hors d'exemple, dans ce poème idéal, qu'un digne chevalier eût vengé l'amour, l'honneur ou l'amitié sans s'exposer en personne aux derniers périls. Il ne faut donc pas trop se moquer de l'*Astrée*, et même il faut voir avec intérêt la vogue de ce livre. C'est, au milieu des turpitudes sanguinaires des discordes civiles, un cri d'humanité, un chant d'inno-

cence, un rêve de vertu qui montent vers le ciel.

La première pensée du marquis à son réveil fut pour son héritier que, pour nous conformer au titre qui prévalut, nous appellerons son fils. Il se rappelait encore assez confusément les graves événements de cette nuit agitée, que déjà il se représentait avec lucidité les grandes questions de parure soulevées la veille à propos de son cher Mario. Il l'appela pour reprendre avec lui l'entretien commencé dans le *trésor*. Mais il n'en reçut pas de réponse, et déjà il s'inquiétait, lorsque l'enfant, éveillé et levé avant le jour, vint, tout imprégné de la fraîche odeur du matin, se jeter à son cou.

— Et d'où venez-vous si tôt, mon excellent ami ? lui dit le vieillard.

— Père, répondit gaiement Mario, je viens de chez Adamas, qui m'a défendu de te dire un secret que nous avons tous les deux. Ne me le demande donc pas, c'est une surprise que nous voulons te faire.

— A la bonne heure, mon fils ! Je ne demande rien. Je veux être surpris ! Mais n'allons-nous point déjeuner ensemble, là, sur cette petite table, auprès de mon lit ?

— Oh ! je n'ai pas le temps, mon petit père ! Il me faut retourner vers Adamas,

lequel te prie de dormir encore une heure, si tu ne veux faire tout manquer.

Le marquis fit tout son possible pour se rendormir, mais en vain. Il se tourmenta de beaucoup de choses. Madame de Beuvre devait venir ce jour-là de bonne heure avec son père, Guillaume aussi, dans le cas où son intendant irait mieux. Le dîner était-il convenablement ordonné? et pourrait-on présenter Mario à une dame, sous ses habits de berger des montagnes? Et ce pauvre enfant, qui ne savait pas seulement saluer, baiser la main et dire trois mots de compliment! Tout son charme, toutes ses grâces n'allaient-ils pas être tournés en dérision et pris en mépris, par des personnes que la voix du sang ne rendrait pas aveugles?

D'ailleurs, rien n'était préparé comme il convenait pour la chasse. On avait eu trop d'émotions et de soucis pour s'en occuper.

— Si Adamas était là, lui qui ne restait jamais court, il me consolerait, pensait le marquis.

Mais, telle était sa condescendance pour son fidèle valet, qu'il eût feint de dormir tout le jour, si Adamas l'eût exigé de lui.

Il resta au lit jusqu'à neuf heures, sans que l'on vînt à son secours, et alors la faim et l'inquiétude le gagnant sérieusement : — A quoi pense Adamas ? se dit-il

en se résolvant à se lever lui-même. Mes convives vont arriver. Veut-il que l'on me surprenne en robe de chambre et avec cette face blême ?

Enfin, Adamas entra.

— Hé! monsieur, rassurez-vous, s'écria-t-il; me croyez-vous capable de vous oublier? Rien ne presse. Vous n'aurez point de compagnie avant deux heures après midi; madame de Beuvre vient de me le faire dire.

— A toi, Adamas?

— Oui, monsieur, à moi, qui me suis ingénié de lui envoyer un exprès pour lui

faire savoir que vous aviez une grande surprise à lui faire, mais que rien n'était prêt ; j'ai pris sur moi la faute, et l'ai humblement fait supplier de ne point arriver devant l'heure que je vous dis, ajoutant que vous la vouliez garder chez vous, celle nuit, avec monsieur son père, et lui donner seulement demain le régal de la chasse.

— Qu'as-tu fait là, malheureux ! Elle va me croire insensé ou incivil ?

— Point, monsieur, elle a très bien pris la chose, disant que, de votre part, tout devait être prouvé de sagesse ou de galanterie.

— Alors, mon ami, il faut nous inquiéter...

— De rien, monsieur, de rien du tout, je vous en conjure. Vous avez assez fait de votre cervelle et de votre épée la nuit dernière; à quelles fins Dieu eût-il mis le pauvre Adamas sur la terre, si ce n'est pour vous épargner le détail des choses faciles?

— Hélas! mon ami, il ne sera point facile, même point possible, en si peu de temps, de rendre mon héritier présentable!

— Vous croyez, monsieur? dit Adamas avec un indescriptible sourire de satisfac-

tion. Je voudrais bien voir qu'une chose que vous souhaitez ne fût point possible ! Oui, vraiment, là ! je le voudrais voir ! Mais, permettez, monsieur, que je vous demande comment je dois faire annoncer votre héritier, lorsqu'il fera son entrée au salon de compagnie.

— Voilà qui est fort grave, mon ami ; j'avais déjà songé au nom et au titre que doit porter ce cher enfant. Son père, pas plus que le mien, n'était de qualité ; mais comme je veux, par un acte, et s'il le faut, avec la permission du roi, le faire succéder à mon titre ainsi qu'à mes biens, je crois bien pouvoir, par anticipation, le qualifier de la manière que le serait mon propre fils. Ainsi on doit l'appeler en ma maison, monsieur le comte.

— Ceci n'est pas douteux, monsieur !
Mais le nom ? Voulez-vous traiter de simple Bouron, ce pauvre enfant qui mérite si bien de porter un nom plus illustre ?

— Sachez, Adamas, que je ne rougis pas du nom de mon père, et que ce nom, porté par mon frère, me sera toujours cher. Mais comme je tiens encore plus à celui que me donna mon roi, je veux que Mario le porte également et soit Bouron de Bois-Doré ; ce qui, par coutume et abréviation, deviendra Bois-Doré tout court.

— C'est bien ainsi que je l'entendais !
Allons, monsieur, habillez-vous, mangez là, en votre chambre, avec l'enfant ; car la

salle d'en-bas est dans les mains de mes décorateurs ; et puis, je vous ferai votre toilette. Seulement, il faudra aujourd'hui prendre les habits que je vous demanderai de mettre.

— Fais ce que tu veux, Adamas, puisque tu réponds de tout !

Tout en riant, mangeant et devisant avec son héritier, le bon Sylvain fut pris tout à coup d'une grande mélancolie. Il réussit à la lui cacher. Mais quand Adamas, déclarant que tout allait bien, vint pour l'accommoder, il lui ouvrit son cœur, tandis que l'enfant jouait et courait par la maison.

— Mon pauvre ami, lui dit-il, je m'étonne de ce que les *numes célestes* qui ont si paternellement veillé sur moi dans ces derniers jours, m'aient pourtant laissé mettre dans un terrible embarras.

— Quel embarras, monsieur?

— Ne te souvient-il déjà plus, Adamas, que j'ai offert mon cœur et ma vie à une belle enchantresse, justement le matin du jour où je retrouvais Mario? Or, comme elle n'avait pas repoussé, mais seulement ajourné mon dessein, il résulte de ceci que je risque... selon toi, d'avoir d'autres héritiers que cet enfant auquel je voudrais consacrer mes jours et laisser mes biens.

— Diantre! monsieur, je n'y songeais pas! Mais ne vous affligez point. Comme c'est moi qui vous ai mis ce fatal projet en l'esprit, c'est à moi de vous trouver une issue pour sortir d'intrigue. J'y songerai, monsieur, j'y songerai! Ne pensez qu'à vous embellir et à vous réjouir aujourd'hui.

— Je le veux bien. Mais quel habit me donnes-tu là, mon ami?

— Votre habit à la paysanne, monsieur; c'est un des plus galants que vous ayez.

— C'est même, je crois, le plus galant; et il m'en coûte de me faire si brave, quand mon pauvre Mario...

— Monsieur, monsieur ! laissez-moi faire ; notre Mario sera fort convenable.

L'habit à la paysanne du marquis, était tout en velours et satin blanc, avec une profusion de galons d'argent et de dentelles magnifiques. Le blanc étant alors la couleur des paysans qui, en toute saison, étaient vêtus de toile ou de grosse futaine, dès qu'on se mettait tout en blanc, on se disait habillé à la paysanne, et c'était une mode des plus recherchées.

Le marquis était certes fort plaisant en cet équipage ; mais on était si habitué à le voir déguisé en jeune homme, il était, de la tête aux pieds, orné de si belles choses et de si curieux joyaux, ses parfums

étaient si exquis, et, malgré tout, il y avait tant de noblesse dans ses vieilles grâces et de bonté aimable dans ses façons, que si on l'eût vu tout à coup sérieux et arrangé selon son âge, on eût regretté l'amusement qu'il donnait aux yeux et le contentement qu'il savait donner à l'esprit.

Vers deux heures, un galopin habillé à l'ancienne mode féodale pour la circonstance, et placé dans l'échauguette de la tour d'entrée, sonna d'un vieux olifant pour annoncer l'approche d'une cavalcade. Le marquis, accompagné de Lucilio, se rendit à cette tour pour recevoir la dame de ses pensées : il eût bien voulu avoir son héritier avec lui, mais Mario

était dans les mains d'Adamas, et d'ailleurs, il résultait d'un plan finalement proposé par ce dernier, et adopté avec quelques modifications par son maître, que l'apparition de l'enfant serait retardée jusqu'à la fin d'une explication délicate avec madame de Beuvre.

Lauriane arriva, montée sur un charmant petit cheval blanc que son père avait dressé pour elle, et qu'elle gouvernait avec une gentillesse remarquable. Grâce à son deuil, qu'elle pouvait porter désormais en blanc, elle était habillée *aussi à la paysanne*, avec une amazone de fin drap blanc, un corps de taille tout rayé de galons de soie, et un léger mouchoir de dentelle par-dessus son inséparable chaperon de veuve.

— Oui-dà ! s'écria le gros de Beuvre, en voyant la toilette du marquis, vous portez déjà les couleurs de votre dame, monsieur mon gendre ?

Sa fille réussit à le faire taire devant les valets ; mais quand on fut au salon, malgré les promesses qu'il lui avait faites de se priver de toute moquerie sur ce sujet, il n'y put tenir et demanda vivement à quand la noce.

Au lieu d'être piqué ou embarrassé, le marquis fut fort aise de cette ouverture, et demanda à être entendu sérieusement pour une affaire sérieuse. On renvoya les valets, on ferma les portes, et Bois-Doré,

mettant un genou en terre devant la belle petite Lauriane, parla en ces termes :

— Dame de jeunesse et de beauté, vous voyez à vos pieds un serviteur fidèle qu'un grand évènement a rempli d'aise et de trouble, de joie et de douleur, d'espoir et de crainte. Lorsque j'offris, il y a deux jours, mon cœur, mon nom et ma fortune à la plus aimable des nymphes, je me croyais libre de tout autre devoir et affection. Mais...

Ici le marquis fut interrompu.

— Ouais! monsieur mon gendre, s'écria de Beuvre en affectant une grande colère et en roulant des yeux terribles,

vous moquez-vous du monde ? et pensez-vous que je sois homme à vous laisser reprendre votre parole, après avoir décoché le trait mortel de l'amour dans le cœur de ma pauvre fille ?

— Oh ! taisez-vous, monsieur mon père, dit gaiement et doucement Lauriane ; vous me compromettez. Heureusement le marquis ne croira pas que je sois si capricieuse qu'après lui avoir demandé sept ans de réflexions, je me trouve déjà pressée de le sommer de sa parole.

— Laissez-moi parler, dit le marquis en prenant la main de Lauriane dans la sienne ; je sais, ma souveraine, que vous n'avez nul amour dans le cœur, et c'est ce

qui me donne la hardiesse de vous demander mon pardon. Et vous, mon voisin, riez de toutes vos forces, car l'occasion est belle ! Et je rirai avec vous aujourd'hui, bien que hier j'aie versé beaucoup de larmes.

— Vrai, mon voisin ? dit le bon de Beuvre en lui prenant son autre main. Si vous parlez sérieusement comme vous en avez l'air, je ne rirai plus. Avez-vous quelque peine dont on puisse vous aider à sortir ?

— Dites, mon cher Céladon, ajouta Lauriane d'un air affectueux ; contez-nous vos chagrins !

— Mes chagrins sont dissipés, et si vous me gardez votre amitié, je suis le plus fortuné des hommes. Eh bien ! écoutez, mes amis, dit-il en se relevant avec un peu d'effort. Vous entendîtes, avant-hier, cette prédiction à moi faite par des gens qui n'étaient pas bien sorciers : « Avant trois jours, trois semaines ou trois mois, vous serez père ? »

— Eh bien ! dit de Beuvre revenant à son humeur narquoise, vous croyez, mon brave homme, que la prédiction se réalisera ?

— Elle est réalisée, mon voisin. Je suis père, et ce n'est plus pour moi que je demande, à vous et à la divine Lauriane,

sept ans d'espérance et de sincérité : c'est pour mon héritier, c'est pour mon fils unique, c'est pour...

Ici, la porte s'ouvrit à deux battants, et Adamas, en grande tenue, annonça d'une voix claire et avec un air de triomphe :

— M. le comte Mario de Bois-Doré!

La surprise fut pour tout le monde, car le marquis n'attendait pas si vite l'apparition de son enfant, et il ne savait encore en quel équipage on réussirait à le produire. Quelle fut sa joie lorsqu'il vit entrer Mario vêtu à la paysanne, c'est-à-dire d'un habit exactement semblable de forme et de tissus à celui qu'il portait lui-même; le pourpoint de satin à mille petits crevés sur les bras; le colletin sans ailerons

(pourpoint de dessus à épaulettes, mais sans manches pendantes), en velours blanc crevé d'argent; les chausses flottantes, de quatre aulnes de large, froncées jusqu'au dessous du genou, garnies de boulons de perles et un peu ouvertes de côté pour laisser sortir *la rose* de la jarretière; les bas de soie, avec les souliers à *pont-levis* fermés de roses; la fraise à *confusion*, c'est-à-dire à plusieurs rangs inégaux avec les *rebras* assortis, le feutre à plumes, des diamants partout, un petit baudrier tout brodé de perles, et une petite rapière qui était un vrai chef-d'œuvre!

— Adamas avait passé la nuit à choisir, à méditer, à tailler et à ajuster, la matinée à essayer. L'adroite Morisque et quatre ouvrières levées avant le jour avaient

cousu avec rage. Clindor avait fait dix lieues pour trouver le chapeau et la chaussure. Adamas avait composé, emplumé, orné, inventé, arrangé, et le costume, plein de goût, bien coupé, et assez solide pour durer quelques jours sans être refait, allait à merveille. Mario, enrubané et parfumé comme le marquis, frisé naturellement et portant, sur la mèche ou *moustache* de l'oreille gauche, une rose (on dirait aujourd'hui un *chou*) de rubans blancs avec un gros diamant au milieu et de la dentelle d'argent en dessous, se présenta avec grâce. Il n'était pas plus emprunté que s'il eût été élevé en gentilhomme. Il portait sa rapière avec aisance, et sa touchante beauté ressortait dans tout ce blanc qui lui donnait l'air candide d'une jeune

filles. Lauriane et son père furent si émerveillés de sa figure et de ses mouvements, qu'ils se levèrent spontanément comme pour recevoir quelque fils de roi.

Mais ce n'était pas tout. Adamas, en bichonnant son petit seigneur, avait essayé de lui apprendre un compliment, tiré de l'*Astrée*, pour Lauriane. Retenir quelques phrases par cœur, ce n'était pas une affaire pour l'intelligent Mario. — Madame, dit-il avec un gentil sourire, « il est bien
« impossible de vous voir sans vous ai-
« mer, mais plus encore de vous aimer
« sans être extrême en cette affection.
« Permettez que je baise mille et mille fois
« vos belles mains, sans pouvoir, par tel
« nombre égalé celui des morts que le re-
« fus de cette supplication me donnera... »

Ici Mario s'arrêta. Il avait appris très vite, sans comprendre et sans réfléchir. Le sens des mots qu'il disait lui parut tout à coup très comique, car il n'était nullement disposé à tant souffrir si Lauriane lui refusait les mille et mille baisers qu'il ne tenait pas à ce point à lui donner. Il eut envie de rire, et regarda la jeune dame qui avait envie de rire aussi, et qui, d'un air sympathique et enjoué, lui tendait les deux mains. Il mit l'étiquette de côté, et, obéissant à sa confiance naturelle, il lui jeta les deux bras autour du cou et l'embrassa sur les deux joues, en lui disant de son crû : Bonjour, madame, je vous prie de me vouloir du bien, car vous me semblez bonne personne et je vous aime déjà beaucoup.

— Pardonnez-lui, dit le marquis, c'est un enfant de la nature.

— C'est pour cela qu'il me plaît, répondit Lauriane, et je le dispense de toute cérémonie.

— Voyons, voyons ! dit de Beuvre, qu'est-ce que cela signifie, mon voisin, ce beau garçon-là ? S'il est à vous, je vous en fais mon compliment ; mais je ne vous aurais pas cru...

On annonça Guillaume d'Ars avec Louis de Villemort et un des jeunes Chabannes, qui étaient venus chez lui le matin, et à qui il avait conté la merveilleuse recouvrance du fils de Florimond. Est-ce lui ?

s'écria-t-il en entrant et en regardant Mario. Oui, c'est mon petit bohémien. Mais comme il est joli, à présent, mon Dieu ! et comme vous devez être content, mon cousin ! Tudieu, monsieur le gentilhomme ! dit-il à l'enfant, que vous avez donc là une belle épée et une vaillante toilette ! Vous voulez faire honte à vos voisins et amis ! Vous nous écrasez, je le vois, et on ne paraît plus rien auprès de vous. Ça, dites-nous votre petit nom et faisons connaissance, car nous sommes parents, s'il vous plaît, et je pourrai peut-être vous servir à quelque chose, ne fût-ce que de vous apprendre à monter à cheval !

— Oh ! je sais ! dit Mario. J'ai monté sur *Squiltindre* !

— Sur le gros cheval de carrossé ? Et, dites-moi, mon maître, lui trouvâtes-vous e trol doux ?

— Pas trop, dit Mario en riant.

Et il se mit à jouer et à babiller avec Guillaume et ses compagnons.

— Ah ça ! dit de Beuvre en prenant Bois-Doré à l'écart, mettez-moi donc dans le secret, car je n'y suis pas. Vous nous en donnez à garder, mon voisin ! vous n'avez point procréé ce beau petit ! Il est trop jeune pour cela. C'est quelque enfant d'adoption ?

— C'est mon propre neveu, répondit

Bois-Doré ; c'est le fils de mon Florimond, que vous avez aimé aussi, mon voisin ! Et il raconta devant tous , avec preuves à l'appui, l'histoire de Mario, sans toutefois prononcer le nom de d'Alvimar ou de Villa-Réal, et sans faire entendre qu'il avait découvert et puni les assassins [de son frère.

Devant les lettres, l'anneau et le cachet, il n'y avait pas moyen de traiter de roman cette romanesque aventure. Tout le monde fit fête au gentil Mario, qui, par son bon naturel, son air affectueux et son beau regard, gagnait spontanément et irrésistiblement tous les cœurs.

— Alors, dit de Beuyre à sa fille en la

prenant à part, vous voilà, non plus fiancée à notre vieux voisin, mais à son marmot, car il me semble que c'est ainsi qu'il lui plaît de tourner la chose à présent.

— Dieu le veuille, mon père! répondit Lauriane, et, s'il y revient, je vous prie de feindre, comme moi, de souscrire à cet arrangement, que le bonhomme est capable de prendre au sérieux.

— Il le prenait bien au sérieux quand il s'agissait de lui! reprit de Beuvre. La différence d'âge entre vous et ce petit garçon se compte par années, tandis qu'entre le marquis et vous elle se peut bien compter par quarts de siècle. N'importe, je vois que le cher homme a perdu

la notion du temps pour les autres aussi bien que pour lui-même; mais le voici qui vient à nous! Je le veux faire enrager un peu!

Bois-Doré, sommé par de Beuvre de s'expliquer, déclara fort gravement qu'il n'avait qu'une parole, et qu'ayant engagé sa liberté et sa foi à Lauriane, il se regardait comme son esclave, à moins qu'elle ne lui rendît sa promesse.

— Je vous la rends, cher Céladon, s'écria Lauriane. Mais son père l'interrompit. Il voulait la taquiner aussi. — Non pas, non pas, ma fille; ceci regarde l'honneur de la famille, et votre père ne se laisse point berner! Je vois bien que votre capri-

cieux et fantasque Céladon s'est pris de tendresse paternelle pour ce beau neveu, et qu'il aime autant désormais se trouver père sans avoir pris la peine d'être époux. D'ailleurs, je vois bien aussi qu'il a, en la tête, de lui léguer ses biens, sans égards pour ses enfants à venir, c'est ce que je ne souffrirai point et ce que vous devez empêcher en le sommant de la foi qu'il vous a jurée.

M. de Beuvre parlait si sérieusement qu'un instant le marquis y fut pris. Il faut croire, pensa-t-il, que ma fortune me rajeunit beaucoup, et que mon voisin, qui me raillait tant, ne me trouve plussi vieux. Où diable Adamas a-t-il pris l'idée de me faire faire cette démarche !

Lauriane vit ses perplexités sur sa figure, et vint généreusement à son secours.

— Monsieur mon père, dit-elle, ceci ne vous regarde point, vu que notre marquis ne m'a point demandé ma main sans mon cœur; or, tant que mon cœur ne m'a point parlé, le marquis est libre.

— Ta! ta! s'écria de Beuvre, votre cœur vous parle très haut, ma fille, et il est aisé de voir, à votre indulgence pour le marquis, que c'est de lui qu'il vous parle!

— Serait-il vrai? dit Bois-Doré ébranlé;

— si j'avais ce bonheur, il n'y a ni neveu ni nièce, et, par ma foi !

— Non, marquis, non ! dit Lauriane, décidée à en finir avec les rêveries de son vieux Céladon. Mon cœur parle, il est vrai, mais depuis un instant seulement : depuis que j'ai vu votre gentil neveu. La destinée le voulait ainsi, à cause de la grande amitié que j'ai pour vous, laquelle ne pouvait me permettre d'avoir des yeux que pour quelqu'un de votre famille et de votre ressemblance. Donc, c'est moi qui brise nos liens et me déclare infidèle ; mais je le fais sans remords, puisque celui que je vous préfère vous est aussi cher qu'à moi-même. Ne parlons donc plus de rien jusqu'à ce que Mario soit en âge d'é-

prouver quelque affection pour moi, si cet heureux jour doit arriver. En attendant, je lâcherai de prendre patience, et nous resterons amis.

Bois-Doré, enchanté de cette conclusion, baisait avec effusion la main de l'aimable Lauriane, lorsqu'une effroyable pétarade fit trembler les vitres et tressauter tous les hôtes du manoir. On courut aux fenêtres : c'était Adamas qui faisait rage de tous les fauconneaux, arquebuses et pistolets de son petit arsenal. En même temps, on vit entrer dans le préau tous les habitants du bourg et tous les vassaux du marquis, criant à se fendre la mâchoire, de concert avec tous les employés et serviteurs de la maison : « Vive M. le marquis ! vive M. le comte ! »

Ces bonnes gens obéissaient, de confiance, à un mot d'ordre donné par Aristandre, sans savoir de quoi il était question ; mais ce qu'ils savaient bien, c'est qu'ils n'étaient jamais mandés au château sans qu'il retournât de quelque largesse ou régal ; et ils y venaient sans se faire prier.

On ouvrit les fenêtres du salon de compagnie pour entendre le discours, en forme de proclamation, que débitait Adamas à cette nombreuse assistance. Debout sur le puits qu'il avait fait couvrir, afin de se livrer sans danger à une pantomime animée, l'heureux Adamas improvisait le morceau d'éloquence le plus étourdissant qu'eût jamais produit sa fa-

conde gasconne, et lancé aux échos sa voix claire aux inflexions toutes méridionales Sa gesticulation n'était pas moins étrange que sa diction. Quant à la rédaction de ce chef-d'œuvre, il est à regretter que la chronique ne nous l'ait point conservée ; elle eut le sort des choses d'inspiration, elle s'envola avec le souffle qui l'avait fait naître.

Quoi qu'il en soit, elle produisit un grand effet. Le récit de la mort tragique du pauvre M Florimond fit verser des larmes, et comme Adamas avait le pleur facile, et s'attendrissait naïvement pour son propre compte, elle fut écoutée religieusement, même des fenêtres du salon. On ne s'égaya qu'aux transports de joie

pathétique avec lesquels il proclama la recouvrance de Mario ; mais l'auditoire rustique n'y trouva rien de trop. Le paysan comprend le geste et non les mots, qu'il ne se donne pas la peine d'entendre, ce serait un travail, et le travail de l'esprit lui semble une chose contre nature. Il écoute avec les yeux. On fut donc enchanté de la péroraison, et des connaisseurs déclarèrent que M. Adamas prêchait beaucoup mieux que le recteur de la paroisse.

Le discours terminé, le marquis descendit avec son héritier et sa compagnie, et Mario charma et conquit aussi les paysans par ses manières acortes et son doux parler. Chargé par son père d'inviter tout

le bourgeois à un grand festin pour le dimanche suivant, il le fit naturellement en des termes d'une si parfaite égalité, que Guillaume et ses amis, et même le républicain M. de Beuvre, eurent besoin de se rappeler que l'enfant sortait lui-même de la bergerie, pour n'en être pas un peu choqués.

Le marquis, s'apercevant de leur blâme, se demanda s'il ne devait pas rappeler Mario, qui s'en allait de groupe en groupe, se laissant embrasser et rendant les caresses avec effusion. Mais une vieille femme, la doyenne du village, vint à lui, appuyée sur sa béquille, et lui dit d'une voix chevrotante : « Monseigneur, vous êtes béni du bon Dieu, pour avoir été

doux et humain aux pauvres *ahanniers*. Vous avez fait oublier votre père, qui était un homme rude à vous comme aux autres. Voici un enfant qui tiendra de vous et qui empêchera qu'on ne vous oublie! » Le marquis serra les mains de la vieille et laissa Mario serrer celles de tout le monde.

Il fit boire à la santé de son fils, et but lui-même à celle de la paroissée, pendant qu'Adamas faisait encore tonner son artillerie.

Comme la foule s'éloignait, le marquis aperçut M. Poulain qui observait toutes choses sans sortir d'un petit hangar où il s'était placé comme dans une loge de spec-

tacle. Il lui coupa la retraite en allant le saluer et l'inviter à souper, et en lui reprochant de ne venir jamais. Le recteur remercia avec une politesse énigmatique, disant avec un feint embarras, que ses principes ne lui permettaient pas de manger avec des *prétendus*. On disait, dans ce temps-là, selon l'opinion à laquelle on appartenait, *les réformés* ou *les prétendus réformés*. Quand on disait *les prétendus* tout court, c'était l'expression d'une orthodoxie qui n'admettait même pas l'idée d'une réformation possible.

Cette expression dénigrante blessa le marquis, et jouant sur le mot, il répondit n'avoir point de fiancés en sa maison.

— Je croyais M. et madame de Beuvre

fiancés avec l'erreur de Genève, reprit le recteur avec un sourire perfide ; auraient-ils divorcé, à l'exemple de M. le marquis ?

— Monsieur le recteur, dit Bois-Doré, ce n'est point le moment de parler théologie, et je confesse n'y rien entendre. Une fois, deux fois, voulez-vous être des nôtres, avec ou sans parpailots ?

— Avec, je vous l'ai dit, monsieur le marquis, cela m'est impossible.

— Eh bien, monsieur, reprit Bois-Doré avec une vivacité dont il ne fut pas le maître, ce sera quand vous voudrez ; mais les jours où vous ne me jugerez pas

digne de vous recevoir en ma maison, vous ferez peut-être aussi bien de ne pas venir en ma maison pour me le dire ; car je me demande ce que, ne voulant point y entrer, vous venez y faire, à moins que ce ne soit de dénigrer ceux qui me font l'honneur de s'y trouver bien.

Le recteur cherchait ce qu'il appelait la persécution, c'est-à-dire qu'il désirait irriter le marquis, pour le mettre dans son tort vis-à-vis de lui. — M. le marquis admettant tous les habitants de ma paroisse à une réjouissance de famille, j'ai cru, dit-il, y être appelé comme les autres. Je m'étais même imaginé que cet aimable enfant dont on célèbre la recouvrance, aurait besoin de mon ministère pour être

réintégré dans le sein de l'Église, cérémonie par laquelle il eût fallu peut-être commencer les réjouissances.

— Mon enfant a été élevé par un véritable chrétien et par un véritable prêtre, monsieur ! Il n'a besoin d'aucune réconciliation avec Dieu, et quant à cette Morisque sur le compte de laquelle vous croyez être si bien instruit, sachez qu'elle est meilleure chrétienne que bien des gens qui s'en piquent. Soyez donc en paix, et venez chez moi à visage découvert et sans arrière-pensée, je vous en prie, ou n'y venez point du tout, je vous le conseille.

— La franchise est dans mon intention,

monsieur le marquis, répondit le recteur en élevant la voix ; et la preuve, c'est que je vous demande sans détour où est M. de Villa-Réal, et d'où vient que je ne le vois point en votre compagnie ?

Cette insidieuse brusquerie faillit démonter Bois-Doré. Heureusement Guillaume d'Ars, qui se rapprochait de lui en ce moment, avait entendu la question, et il se chargea d'y répondre. — Vous demandez M. de Villa-Réal, dit-il en saluant M. Poulain. Il est parti de ce château avec moi hier au soir.

— Excusez-moi, reprit le recteur en saluant Guillaume avec plus d'égards qu'il n'en montrait à Bois-Doré. Alors c'est

chez vous, monsieur le comte, que je puis lui adresser une lettre ?

— Non, monsieur, répondit Guillaume, dépité de cette insistance. Il n'est point chez moi aujourd'hui...

— Mais, s'il a été faire une promenade, vous attendez son retour, ce soir ou demain au plus tard, je suppose ?

— Je ne sais point quel jour il rentrera, monsieur : je n'ai pas coutume de questionner les gens. Mais venez donc, marquis ; on vous réclame au salon.

Il entraîna Bois-Doré vers les de Beuvre, pour couper court aux investiga-

tions du recteur, qui se retira avec un étrange sourire et une humilité menaçante.

— Vous parliez de M. de Villa-Réal, dit de Beuvre au marquis; je vous ai entendu prononcer son nom. D'où vient donc que nous le voyons point céans? Est-il malade?

— Il est parti, dit Guillaume, que ces interrogations devant de nombreux témoins gênaient et inquiétaient beaucoup.

— Parti, pour ne plus revenir? dit Lauriane.

— Pour ne plus revenir, répondit Bois-Doré avec fermeté.

— Eh bien ! dit-elle après une petite pause, j'en suis contente.

— Vous ne l'aimiez point ? dit le marquis, en lui offrant son bras, tandis que Guillaume marchait auprès d'elle.

— Vous allez me trouver folle, répondit la jeune dame ; eh bien ! je me confesserai quand même. Je vous en demande pardon, monsieur d'Ars, mais votre ami me faisait peur.

— Peur ? C'est singulier, d'autres personnes m'ont dit de lui la même chose !

D'où vient, madame, qu'il vous faisait peur?

— Il ressemble décidément à un portrait qui est chez nous, et que vous n'avez peut-être jamais vu... dans notre petite chapelle! L'avez-vous vu?

— Oui! s'écria Guillaume frappé; je sais ce que vous voulez dire. Il lui ressemblait, sur ma parole?

— Il lui ressemblait? Vous parlez de votre ami comme s'il était défunt!

Mario vint interrompre cette causerie. Lauriane, qui l'avait déjà pris en grande amitié, voulut lui donner le bras pour

rentrer. Guillaume et Bois-Doré restèrent un instant seuls, en arrière de la société.

— Ah! mon cousin, dit le jeune homme au vieillard, n'est-ce point une chose bien déplaisante que d'avoir à cacher mort d'homme, comme si on avait à rougir de quelque lâcheté, quand, au contraire...

— Pour moi, j'eusse aimé mieux la franchise, répondit le marquis. C'est vous qui m'avez condamné à cette feinte; mais si elle vous pèse...

— Non! non! Votre recteur semble avoir des soupçons. Mon d'Alvimar fai-

sait fort le dévot. La soutane serait pour lui, et c'est jouer trop gros jeu dans le pays où nous sommes. Taisons-nous encore jusqu'à ce que la manière dont votre frère a été lâchement occis soit bien répandue, et montrez-en la preuve à tout le monde sans nommer les coupables. Quand vous les nommerez, on sera tout disposé à les condamner. Mais dites-moi, marquis, savez-vous si le corps de ce malheureux...

— Oui, Aristandre, s'en est enquis. Le frère oblat a fait son office.

— Mais comprenez-vous quelque chose à ce d'Alvimar, mon cousin ? un homme

si bien né, et qui montrait de si bonnes manières !

— L'ambition de cour et la misère d'Espagne ! répondit Bois-Doré. Et puis, tenez, mon cousin, il m'est venu souvent en la pensée un paradoxe philosophique : c'est que nous sommes tous égaux devant Dieu, et qu'il ne fait pas plus de cas de l'âme d'un noble que de celle d'un vilain. Voilà le point où le populaire calviniste ne se trompe peut-être point trop !

— Eh ! eh ! reprit Guillaume, à propos de calvinistes, mon cousin, savez-vous que les affaires du roi vont mal, là-bas, et que l'on ne prend pas du tout Montauban ? J'ai su à Bourges, de gens bien in-

formés, qu'au premier jour on lèverait le siège, et ceci pourrait bien changer encore une fois toute la politique. Tenez ! vous vous êtes peut-être un peu trop pressé d'abjurer, vous !

— Abjurer, abjurer, dit Bois-Doré en hochant la tête. Je n'ai jamais rien abjuré, moi ! Je réfléchis, je discute avec moi-même, et, selon qu'il me vient de bonnes raisons, j'admets une forme ou l'autre. Au fond...

— Au fond, vous êtes comme moi, dit Guillaume en riant, vous ne vous souciez que d'être honnête homme.

Le souper, quoique très intime, fut

servi avec un luxe inouï. La salle était décorée de feuillages et de fleurs enlacés de rubans d'or et d'argent ; les plus fines pièces d'orfèvrerie et de faïencerie furent exhibées, les mets et les vins les plus exquis furent offerts. Cinq ou six des meilleurs amis ou voisins étaient arrivés au dernier coup de cloche ; c'était encore une surprise pour le marquis. Adamas avait dépêché des courriers dans tous les environs. Il n'y eut point de musique durant le repas ; on voulait parler ; on avait tant de choses à se dire ! On se contenta d'annoncer chaque service par une fanfare dans le préau.

Lauriane prit place en face du marquis avec Mario à sa droite. Lucilio fut de la

fête ; on ne redoutait la malveillance d'aucun convive.

Une demi-heure après qu'on fut sorti de table, Adamas pria son maître de monter, « avec sa compagnie, en la salle des Verdures, » où une nouvelle surprise était préparée.

C'était un divertissement dans le goût de l'époque, mais tel qu'on avait pu l'exécuter à la hâte dans un petit local. Le fond de la salle était arrangé en manière de théâtre avec de riches tapis sur quelques tréteaux, des étoffes pour cadre et des feuillages naturels pour coulisses. Quand on eut pris place, Lucilio joua un beau morceau d'ouverture, et le page

Clindor parut sur la scène, en costume de berger de fantaisie. Il chanta des couplets rustiques assez jolis, vu qu'ils étaient de la façon de maître Jovelin ; puis il se mit à garder ses moutons, de véritables agneaux enrubannés et bien lavés, qui se comportèrent assez décemment sur la scène. Fleurial, le chien du berger, joua aussi très convenablement son rôle.

La sourdeline fit entendre une musique somnolente et douce, au son de laquelle le berger s'endormit. Alors, un vénérable vieillard s'avança, cherchant avec angoisse jusque dans les poches du dormeur et dans la laine des moutons. Il avait une si plantureuse barbe, des cheveux et des sourcils blancs tellement touffus, qu'on

ne le reconnut pas d'abord ; mais quand il eut à déclamer quelques vers de sa façon pour exprimer le sujet de sa peine, on partit d'un joyeux rire, en retrouvant l'accent gascon d'Adamas.

Ce vieillard éploré courait après *le destin*, qui lui avait ravi son jeune maître, l'enfant adoré de son seigneur. Le berger, éveillé en sursaut, lui demanda ce qu'il souhaitait. Il y eut entre eux un dialogue libre, où l'on répéta bien des fois la même chose, ce qui, selon Adamas, avait l'avantage de faire saisir aux spectateurs ce qu'il lui plaisait d'appeler *le nœud de la pièce*.

Le berger aida le vieillard dans ses recherches, et ils allaient attaquer un petit

fort placé dans les branches, au fond du théâtre et censé dans le lointain, lequel fort n'était autre que celui apporté jadis en croupe du château de Sarzay par le marquis, lorsqu'un épouvantable géant, habillé d'une manière fantastique, s'opposa à leur dessein. Ce géant, représenté par Aristandre, s'exprima d'abord dans une langue inconnue. Comme il s'était déclaré incapable de retenir trois paroles apprises, Lucilio, qui avait bien voulu aider Adamas dans la mise en scène de sa composition, avait autorisé le carrosseux, en sa qualité de géant, à articuler, au hasard, des syllabes sans suite et dépourvues de sens ; il suffisait qu'il eût l'air terrible et la voix formidable. Aristandre se conforma fort bien à cette prescription ;

mais comme Adamas l'insultait et le provoquait de la façon la plus vive, le traitant d'ogre, d'enchanteur et de monstre, le bon géant, voulant ne pas rester court, laissa échapper, en franc berrichon, des jurements si épouvantables que l'on dut se hâter de le tuer pour l'empêcher de scandaliser l'assistance.

Cette scène déplut à Fleurial, qui n'était pas brave, et qui sauta par-dessus la rampe de bougies pour venir se réfugier dans les jambes de son maître.

Quand ce monstre de carrosseux fut étendu de son long sous la vaillante épée de bois d'Adamas, le petit fort s'écroula comme par enchantement, et l'on vit ap-

paraître à sa place une sibylle. C'était la Morisque, à qui l'on avait confié de belles étoffes d'Orient, et qui s'en était arrangée avec beaucoup de goût et de poésie. Elle était fort belle ainsi et fut saluée de grands applaudissements.

Pauvre Morisque! élevée dans l'esclavage et brisée dans la persécution, heureuse ensuite d'un toit de paille et du plus humble travail sous la protection d'un pauvre prêtre, c'était la première fois de sa vie qu'elle se voyait richement vêtue, accueillie avec affection par des gens riches, et applaudie pour sa grâce et sa beauté, sans arrière-pensée outrageante. Elle ne comprit pas d'abord; elle eut peur, elle voulut s'enfuir. Mais Adamas

se servit à propos des cinq ou six mots d'espagnol qu'il savait pour la rassurer tout bas et lui faire comprendre qu'elle plaisait.

Mercédès chercha des yeux la personne qui l'intéressait le plus dans l'auditoire, et vit près d'elle, dans la coulisse, le directeur Lucilio qui l'applaudissait aussi. Une flamme jaillit de ses yeux noirs ; puis, effrayée de cet éclair de bonheur, dont elle ne se rendait pas compte, elle abaissa ses longues paupières, qui dessinèrent leurs ombres veloutées sur ses joues brûlantes. Elle parut encore plus belle sans que l'on sût pourquoi, et on l'applaudit de nouveau.

Quand elle eut repris courage, elle

LES BEAUX MESSIEURS

chanta en arabe ; après quoi, elle fit, aux questions du vieillard Adamas, des réponses dont il eut l'air de ne se point payer.

Après un débat en pantomime accompagnée de musique, elle lui promit l'enfant qu'il cherchait, à la condition qu'il subirait encore l'épreuve de combattre une affreuse tarasque de papier doré qui arriva sur le théâtre en rampant et en vomissant des flammes.

L'intrépide Adamas, résolu à tout pour ramener au bercail l'enfant de son maître, s'élança au devant du dragon, et il allait le percer de son glaive invincible, lorsque la tarasque se déchira comme un vieux gant, et le beau Mario sortit de ses flancs, habillé en Cupidon, c'est-à-dire en

satin rose et or brodé de fleurs, la tête couronnée de roses et de plumes, l'arc en main, et le carquois sur l'épaule.

La transformation d'un enfant en Cupidon dans le ventre d'un dragon ne nous est pas facile à saisir, dans le scénario manuscrit d'Adamas ; mais il paraît qu'elle fut acceptée comme fort agréable, car cette apparition eut le plus grand succès. Mario récita un compliment à la louange de son oncle et de ses amis, et la sibylle lui prédit les plus hautes destinées. Elle fit sortir du buisson diverses merveilles, une corne d'abondance pleine de fleurs et de bonbons que l'enfant jeta aux spectateurs, puis le portrait du marquis que l'enfant baisa pieusement, puis enfin deux écus-

sons coloriés en transparent, l'un aux armes des Bouron du Noyer, l'autre à celles de Bois-Doré, accolées sous une couronne d'où jaillit un petit feu d'artifice en forme de soleil rayonnant.

Disons en passant un mot de ces armoiries du marquis. Elles étaient fort curieuses, vu qu'elles avaient été inventées par Henri IV en personne. En style de blason, on les décrivait ainsi : « De gueules, au dextrochère d'or, mouvant d'une nuée, tenant une épée la pointe en l'air ; accompagnée, en chef, de trois gelines diadémées d'argent. » C'est-à-dire, « un écusson fond rouge, au milieu duquel un bras droit sortant d'une nuée d'or, tenait une épée la pointe en l'air, dirigée vers trois

poules couronnées d'argent, placées au-dessus. Autour de l'écusson on lisait cette devise : *Tous sont tels devant moi !*

Si l'on se rappelle comment notre bon Sylvain fut fait marquis, on comprendra aisément cet emblème qu'on eût pu regarder comme dérisoire, sans le correctif de la devise que l'on pourrait traduire ainsi : « Devant ce bras, il n'est point d'ennemi qui ne montre un cœur de poule. »

Le divertissement fut applaudi avec acclamation. Le marquis pleura d'aise de voir la gentillesse de son fils et le zèle d'Adamas. On mangea des friandises, on se disputa les caresses de Mario, et on se sépara à onze heures, ce qui était fort tard

dans les habitudes campagnardes de ce temps-là.

Le lendemain, il y eut chasse à l'oiseau. Lauriane voulut absolument que Mario fût de la partie ; elle lui prêta son petit cheval blanc, qui était doux et sage, et monta bravement Rosidor. Le marquis ne manquait pas de palefrois de rechange. La chasse fut anodine, comme il convenait aux personnages qui en étaient les héros. Mario y prit tant de plaisir que Lucilio craignait que ce ne fût trop d'enivrement subit pour cette jeune tête, et qu'on ne le rendit malade ou insensé. Mais l'enfant montra qu'il avait une excellente organisation : il s'amusa vivement de toutes ces choses nouvelles,

et cependant il ne s'en grisait pas trop ; au moindre appel à sa raison, il reprenait ses esprits et obéissait avec une douceur d'ange. Ses nerfs ne furent point surexcités, et il entra dans le bonheur comme dans un paradis d'amour et de liberté dont il se sentait digne.

Le souper de ce second jour de fête rassembla encore à Briantes d'autres amis ; le lendemain, ce fut la fête offerte aux vassaux, un repas pantagruélique et des danses sous les vieux noyers de l'enclos ; on organisa même, sous la direction de Guillaume d'Ars, un tir à l'arquebuse. Mario proposa aux gamins du bourg un concours à la course et à la fronde, et obtint la permission de reprendre, pour cette

lutte, ses babits montagnards, où il se sentait beaucoup plus à l'aise. Il montra une agilité et une adresse qui remplirent ses concurrents d'admiration. Aucun ne put songer un instant à lui disputer le prix ; aussi se retira-t-il modestement du concours, afin de donner équitablement le prix aux autres.

Une cérémonie à la fois ingénue et prétentieuse, assez touchante au fond, termina les fêtes. Au centre du labyrinthe du jardin s'élevait une petite fabrique couverte en paille et simulant une chaumière. Le marquis appelait cette fabrique *le palais d'Astrée*. On y porta les pauvres habits grossiers et rapiécés que Mario avait sur le corps lorsqu'il fit sa première

entrée dans le manoir de ses pères. On en composa une sorte de trophée rustique avec l'humble guitare qui lui avait servi de gagne-pain en voyage, et on suspendit le tout dans l'intérieur de la cabane, avec des guirlandes de feuillage et un cartel où on lisait sous la date de ce mémorable jour, ces simples paroles choisies et calligraphiées par Lucilio : « *Souviens-toi d'avoir été pauvre !* »

En même temps, on présenta à Mario une grande corbeille contenant douze habillements neufs qu'il eut le plaisir de distribuer à douze pauvres groupés sur le petit perron de la chaumière. Enfin, le marquis commanda, pour être placé dans la chapelle de l'église paroissiale, un petit

mausolée en marbre dédié à la mémoire du bon et saint abbé Anjorant. Lucilio présenta le plan et en composa l'inscription.

On se sépara des conviés, et le calme se fit au manoir de Briantes. Le marquis se mit alors à songer sérieusement à l'éducation de son fils. Mais s'il eût été livré à lui-même, au milieu des préoccupations d'habillement et d'ameublement qui prenaient tant de place dans sa vie, son héritier eût fort bien pu oublier ce que l'abbé Anjorant lui avait appris, pour n'acquiescer que des notions ès-sciences de tailleur, de bottier, d'armurier et de tapissier. Heureusement Lucilio était là, et il sut arracher chaque jour quelques heures à ces frivoles influences.

Lui aussi, ce tendre cœur, il se mit à chérir ardemment l'enfant de son ami, et non-seulement à cause de l'ami, mais aussi à cause de l'enfant lui-même, qui, par sa tendre docilité et la clarté de son intelligence, rendait attrayante la tâche, d'ordinaire si fâcheuse et si maussade, de l'instituteur.

Cette tâche de Lucilio n'était cependant pas facile. Il sentait qu'il avait charge d'âme, et précisément celle d'une âme infiniment précieuse et pure. Il voulait, avant tout, faire à cette jeune conscience une forteresse de croyance et de conviction contre les orages de l'avenir. On vivait dans un temps si troublé ! Certes, on ne manquait ni de lumières acquises ni

d'excellentes notions de progrès. C'était l'époque des nouveautés, disait-on ; nouveautés détestables selon les uns, providentielles selon les autres. La discussion était partout et chez tous, alors comme aujourd'hui ; et, alors comme aujourd'hui, comme hier, comme toujours, le vulgaire des intelligences croyait tenir des vérités infaillibles.

Mais le monde de l'intelligence avait perdu son unité. Les esprits calmes et désintéressés cherchaient désormais la justice, tantôt dans un camp et tantôt dans l'autre ; et, comme dans les deux camps il y avait souvent intolérance, erreur et cruauté, le scepticisme trouvait bien son compte à se croiser les bras et à décréter

l'aveuglement et la faiblesse incurables
du genre humain.

On était alors au lendemain des luttes
sanglantes entre les gomaristes et les ar-
miniens. Arminius n'était plus ; mais Bar-
nevelt venait de monter sur l'échafaud.
Hugo Grotius avait été condamné à la pri-
son perpétuelle, où il rêvait à son bel ou-
vrage, sa fameuse théorie du droit des
gens. La réforme était profondément di-
visée sur la question de la prédestination.
Le calvinisme, avec son effroyable doc-
trine fataliste, était condamné dans la
conscience des hommes justes. Les luthé-
riens de France, imitant le retour de Mé-
lanchton à la vérité, et abandonnant les
funestes maximes de Luther sur le *self-*

arbitre, défendaient maintenant la justice divine et la liberté humaine.

Mais en tous temps les hommes justes sont clair-semés. Le peuple calviniste et ses ardents ministres protestaient, dans une grande partie de la France, contre ce qu'ils appelaient un retour à l'hérésie de Rome. Ce qui se passait dans nos provinces du Midi, les fougueuses assemblées s'acharnant à une résistance devenue anti-française, l'esprit républicain mal entendu, secondant, par entêtement et par ignorance, les funestes projets de la politique austro-espagnole qui voulait la guerre civile en France; la résistance glorieuse, mais fâcheuse, de Montauban; tant de sang versé, tant d'héroïsme dé-

pensé pour éterniser une lutte où Rome et l'Autriche trouvaient leur compte, prouvaient bien que la lumière était derrière un nuage, et qu'aucune conscience généreuse ne pouvait se dire : J'irai dans cette Église, j'irai dans cette armée, et j'y trouverai pure la meilleure vérité sociale de mon temps.

Il fallait donc ne pas trop se préoccuper des faits, et, quand on était instruit et intelligent, croire à une vérité quand même, au-dessus de toutes celles qui se prêchaient par le monde, puisque le glaive, la corde, le bûcher, le meurtre, le viol et le pillage étaient les moyens de conversion des partis vis-à-vis les uns des autres.

Lucilio Giovellino réfléchit à toutes ces

choses et résolut d'aller selon l'Évangile, commenté par son propre cœur; car il voyait trop bien que ce divin livre, entre les mains de certains catholiques et de certains protestants pouvait devenir et devenait chaque jour un code de fatalisme, une doctrine d'abrutissement et de fureur.

Il se mit donc à enseigner à Mario la philosophie, l'histoire, les langues et les sciences naturelles, tout ensemble, tâchant de faire ressortir de toutes choses la logique et la bonté de Dieu. Sa méthode fut claire et ses explications concises. Jadis éloquent, le pauvre Lucilio avait eu d'abord bien du dégoût pour la parole écrite, et même encore parfois il souffrait

d'être obligé de resserrer en peu de mots sa pensée ; mais à quelque chose malheur est toujours bon pour les esprits d'élite. Il lui arriva que la paresse d'écrire longtemps, et l'impatience de se révéler le forcèrent et l'habituèrent à se résumer avec une clarté et une énergie transcendantes, et que l'enfant fut nourri de la véritable moelle des choses, sans détails inutiles et sans redites fatigantes. Les leçons furent d'une étonnante brièveté, et portèrent avec elles dans ce jeune esprit la certitude, si rare en ce temps-là, et pour cause.

De son côté, Bois-Doré, tout en occupant son fils de puérités et de fadaïses, le conserva pur et bon, grâce à cette mys

térieuse insuflation qui, d'une bonne nature se communique à une autre, sans y songer et sans le savoir.

Tous les enfants sont portés à réagir contre l'enseignement trop formulé ; ils suivent plus volontiers un instinct qui les mène, sans savoir lui-même où il va. Lorsqu'au milieu de ses futiles préoccupations, le marquis était dérangé pour service à rendre ou secours à donner, il n'en témoignait jamais ni dépit ni lassitude. Il se levait, écoutait, questionnait, consolait et agissait. Naturellement flâneur et débonnaire, il ne s'ennuyait d'aucune plainte et ne s'impatiait contre aucun bavardage de pauvre commère. Ainsi, tout en ayant l'air de consacrer sa vie à des

riens, il ne se passait guère de moments dans cette vie facile et bénévole sans qu'il ne fît du plaisir ou du bien à quelqu'un.

Aussi sa journée, toujours commencée avec de beaux projets de travail pour son fils (il appelait travail le soin de la toilette et l'enseignement des belles manières), se passait à ne se décider sur rien, à ne rien entreprendre et à laisser toutes choses aux sages conclusions d'Adamas et aux aimables caprices de l'enfant.

Cependant, au bout de quelques semaines, grâce à l'activité d'Adamas et à l'intelligence de la Morisque, on avait réussi à équiper Mario en gentilhomme de qualité, et même le marquis était venu à bout

de lui donner quelques notions de manège et d'escrime. Il y avait, en outre, tous les matins, de plaisantes séances entre le vieillard et l'enfant, pour la leçon de grâces. Le marquis faisait entrer et sortir dix fois de suite son élève, pour lui apprendre la façon de s'introduire avec élégance et courtoisie dans un salon, et celle de se retirer avec modestie et politesse.

— Voyez-vous, mon cher comte, lui disait-il (c'était l'heure où il fallait se parler avec de gracieuses cérémonies), lorsqu'un gentilhomme a passé le seuil de la porte et fait trois pas dans un appartement, il est déjà jugé par les personnes de mérite ou de qualité qui s'y trouvent. Il faut donc que tout son mérite à lui, et toute sa qua-

lité, s'annoncent dans l'attitude de son corps et dans l'air de son visage. Jusqu'à ce jour, on vous a accueilli avec des caresses et de tendres familiarités, vous dispensant des convenances, que vous ne pouviez point savoir ; mais cette indulgence cessera vite, et, si l'on vous voyait garder des manières rustiques sous les habits que voilà, on s'en prendrait à votre naturel ou à mon indifférence. Travaillons donc, mon cher comte ; travaillons sérieusement : recommençons cette révérence qui manque de brillant, et refaisons cette entrée qui a été molle et sans noblesse.

Mario s'amusait de cet enseignement, qui était une occasion de se carrer dans

ses plus beaux habits, de se voir dans les glaces et de se remuer énergiquement par la chambre. Il était si adroit et si souple qu'il ne lui en coûtait presque rien d'étudier cette sorte de ballet majestueux auquel on l'initiait minutieusement ; et son vieux père, beaucoup plus enfant que lui, savait rendre la leçon divertissante. C'était un cours complet de pantomime, où le marquis, malgré son âge, était encore excellent comédien.

— Voyez, mon fils, disait-il en se coiffant et en se drapant d'une certaine façon, voici les manières d'un matamore ; regardez bien ce que je vais faire pour ne le faire jamais, sinon par jeu, et vous en abstenir en bonne compagnie. Alors il re-

présentait un capitain bravache au naturel, et Mario riait à se rouler par terre. On lui permettait, pour s'amuser, de faire le capitain à son tour, et c'était le tour du marquis de rire à tomber dans son fauteuil, tant le lutin était un singe adroit et gentil.

Mais il fallait revenir à la leçon. Le marquis lui montrait alors le personnage d'un rustre lourd, tranchant et importun, ou celui d'un pédant amer et désagréable, ou celui d'un niais décontenancé; et comme il fallait des acteurs pour rendre la scène parlante, on faisait venir les gens de la maison. Heureux quand on pouvait retenir Adamas et Mercédès, qui s'y prêtaient avec beaucoup de gaieté ou d'es-

prit. Mais Adamas était actif et la Morisque laborieuse : ils demandaient toujours à s'en aller travailler pour Mario.

On se rabattait sur Clindor, qui était de bonne volonté, mais bâti comme un pantin, et sur la Bellinde, qui aimait bien à représenter une dame de qualité, mais qui faisait ce rôle de la manière la plus ridicule et la plus absurde. Le marquis l'en reprenait gaiement, et relevait ses balourdises au profit de l'enseignement de Mario, qui était passablement moqueur, et qui s'en réjouissait de manière à mortifier singulièrement la gouvernante. Elle se piquait et s'en allait, et Mario, dans ses grands rires, oubliant que c'était l'heure de la tenue, sautait sur

les genoux du marquis et l'embrassait en le tutoyant, ce que le vieillard n'avait pas le courage d'empêcher, car, lui aussi, s'amusaient pour son compte, et ne trouvait rien de plus doux que de voir son enfant s'amuser avec lui comme un bon camarade;

Après le dîner, on montait à cheval. Le marquis s'était procuré, pour son héritier, les plus jolits genets du monde, et il était un excellent professeur. Ainsi de l'escrime; mais ces exercices fatiguaient beaucoup le vieillard, et il avait des suppléants qu'il se bornait à diriger. Il y avait aussi un maître de danse et un maître de blason, qui venaient deux fois par semaine; ce dernier ennuyait considéra-

blement Mario ; mais il prenait sur lui-même, avec un courage bien rare chez un enfant, pour ne rien repousser de ce que son père lui imposait avec tant de douceur.

Il se consolait de la science héraldique avec ses bons petits chevaux, ses belles petites arquebuses, et les leçons de Lucilio, qui l'attachaient et l'émouvaient vivement. Il avait pour ce muet un respect dont il ne se rendait pas compte, soit que sa belle âme sentit la supériorité d'une grande âme, soit que la vénération enthousiaste de Mercédès pour Lucilio exerçât sur lui son magnétisme ; car il restait dans son cœur le fils de la Morisque, et, sentant qu'il y avait entre elle et le mar-

quis une tendre jalousie à cause de lui, il avait l'adroite délicatesse d'être tout à l'un et à l'autre, sans éveiller l'inquiétude de ces deux cœurs d'enfants, à la fois généreux et susceptibles. Il avait déjà fait cet apprentissage de délicatesse avec sa mère adoptive, lorsqu'ils vivaient auprès de l'abbé Anjorant. Il ne lui était pas difficile de continuer.

L'étude qui lui plaisait le plus était celle de la musique. Lusilio, en cela encore, était un admirable maître. Son délicieux talent charmait l'enfant et le jetait dans des rêveries extatiques. Mais ce goût, qui eût absorbé tous les autres, était un peu contrarié par le marquis, lequel trouvait qu'un gentilhomme ne devait point étu-

dier un art au point de devenir un artiste, mais savoir à fond d'abord ce que l'on appelait le métier des armes, ensuite un peu de tout, « le mieux possible, disait-il, mais rien de trop; car un homme très savant en une chose dédaigne les autres, et n'est plus aimable dans le monde. »

Au milieu de toutes ces préoccupations et amusements. Mario devenait le plus joli garçon de la terre. Sa peau, naturellement blanche, prenait, sous le tiède soleil d'automne de nos provinces, un ton fin comme celui d'une fleur. Ses petites mains rudes et couvertes d'égratignures, maintenant gantées et soignées, devenaient aussi douces que celles de Lauriane. Sa magnifique chevelure châtain faisait l'ad-

miration et l'orgueil de l'ex-perruquier Adamas. Le marquis avait eu beau lui démontrer la grâce par principes, il avait conservé sa grâce naturelle, et, quant à celle du gentilhomme, il l'avait rencontrée dès le premier jour, en endossant le justaucorps de satin.

Les savantes études chorégraphiques qu'on lui faisait faire ne servaient donc qu'à le développer dans le sens de son organisation, qui était de celles que l'on ne fausse pas.

Dès qu'il fut nippé, le marquis le mena rendre des visites à dix lieues à la ronde. Ce fut l'évènement du pays que l'apparition de cet enfant dont les jaloux et les

commères s'étaient moqués d'abord comme d'une chimère et d'un fantôme, mais qui, chaque jour, prenait consistance et réalité. Quand on le vit passer lestement sur son petit cheval, escorté de Clindor et d'Aristandre, à travers les rues de La Châtre, on commença à écarquiller les yeux et à se dire : C'était donc vrai? On demanda comment il s'appelait et comment il s'appellerait. Le marquis, homme de qualité, se résignerait-il à avoir pour héritier un simple petit gentillâtre? Mais avait-il le droit de léguer son titre et ses trois gelines diadémées d'argent à un Bouron? Le roi actuel permettrait-il cela? N'était-ce pas contraire aux lois et usages de la noblesse? Grave question.

On en parla quinze jours durant, e

puis on n'en parla plus, car on se lasse vite des choses ardues, et quand on voyait le vieux marquis et son petit comte aller dîner chez quelque voisin ou voisine, tous deux habillés identiquement de même, soit en blanc à la paysanne, soit en bleu de ciel canetillé d'argent, ou en satin abricot avec les plumes blanches, ou en *vert gai*, ou en *rose de pêche*, avec les rubans tissus d'argent et d'or, et tous deux gracieusement étendus sur les coussins cramoisis de la belle carrosse, traînés par leurs beaux grands chevaux aussi empanachés qu'eux-mêmes, et suivis d'une escorte de laquais qu'on eût pris pour des seigneurs, tant ils étaient bien montés, bien armés et reluisants de dorure, il n'était, soit dans la ville, soit dans les villages, soit dans les châ-

teaux, noble, bourgeois ou vilain, qui ne se levât en disant : Sus ! sus ! j'entends venir la grand carroche au marquis ! Courons vite voir passer les beaux messieurs de Bois-Doré !

Pendant que ces choses se passaient dans l'heureux pays de Berry, le Midi de la France croissait en effervescence. Vers le 15 novembre, on avait appris d'une manière certaine, à Bourges, que le roi avait été forcé de lever le siège de Montauban. Le jeune roi était brave ; il avait pleuré en se retirant. Luynes, qui avait prétendu réduire le parti par la corruption des chefs, avait échoué auprès de Rohan, général de la province et défenseur de la ville. Il était malheureusement prouvé que ce noble

seigneur était au nombre des rares exceptions, et que le système de Luynes était efficace avec la plupart des nobles révoltés ; mais ce système d'achèvement ruinait la France et dégradait la royauté. Louis XIII le sentait par moments et voyait ses effets paralysés par l'incapacité et l'indignité de son favori. L'armée était mal tenue et mal payée. Le désordre était scandaleux : le roi soldait trente mille combattants, et n'en avait pas douze mille effectifs pour tenir la campagne. Les officiers étaient découragés. Mayenne venait d'être tué. Le carme espagnol Domingo de Jesu Maria, à la sainteté et à l'enthousiasme duquel les dévots allemands attribuaient la victoire de Prague, avait prophétisé en vain sous les murs de Montauban. Les faux miracles

sont plus difficiles en France qu'ailleurs.

Les calvinistes relevaient donc la tête, et, dans les premiers jours de décembre, M. de Bois-Doré vit arriver chez lui M. de Beuvre, très animé, lequel lui dit en confidence : « Mon voisin, je viens vous consulter sur une affaire d'importance. Vous savez qu'allié de près au duc de Thouars, chef de la maison de La Trémouille, dont j'ai l'honneur d'être, j'ai songé, le printemps dernier, à me joindre aux gens de La Rochelle. Vous m'avez retenu, m'assurant que le duc fondrait comme neige devant le roi, ce qui est arrivé comme vous me l'annonciez. Mais de ce que le duc mon parent a fait une faute, il ne résulte point que j'aie eu raison de la faire aussi, et je

me reproche d'abandonner ma cause, surtout au moment où elle reprend vigueur.»

— Sans doute que la langue vous fourche, mon voisin, répondit Bois-Doré naïvement; vous voulez dire que la cause a grand besoin de vous; car si vous courez à son secours parce qu'elle a le dessus, je ne vois pas où est le mérite.

— Mon cher marquis, reprit de Beuvre, vous vous êtes toujours piqué de chevalerie, je le sais; mais moi, je suis un homme positif, et je dis les choses comme elles sont. Vous êtes riche; votre fortune est faite, votre carrière est finie, vous pouvez philosopher. Moi, sans être pauvre, j'ai perdu beaucoup du mien pour avoir mal

— joué ma partie dans ces derniers temps. Je me sens encore dispos et l'inaction m'ennuie. Et puis, je ne puis souffrir les airs de supériorité que prennent, en notre pays, les vieux ligueurs. Les tracasseries des jésuites m'enragent. Si je veux vivre en paix comme vous, il faut donc que j'abjure ?

— Comme moi ! dit le marquis en souriant.

— Je sais bien que votre abjuration n'a pas fait sonner grand'cloches, reprit de Beuvre ; mais, si peu que ce soit, c'est encore trop tôt pour moi : j'aime mieux me battre, et j'ai encore cinq ou six ans d'activité et de santé pour le faire.

— Eh ! vous êtes bien gros, mon voisin !

— Vous croyez me voir grossir, parce que vous ne vous voyez point mandrer, mon voisin ! C'est vous qui devenez plus creux, et non moi qui deviens plus rebondi.

— Soit ! J'entends bien vos raisons pour faire encore cette campagne. Vous croyez qu'elle sera bonne ; mais vous vous trompez. Les chefs et les soldats, les bourgeois et les pasteurs, tout cela combat bravement à un jour donné ; mais le lendemain, on se divise, on se déteste, on s'injurie, et chacun tire de son côté. La partie est perdue, mon voisin, perdue depuis la Saint-Barthélemy, et le roi des huguenots ne l'a

regagnée qu'en abandonnant la cause. Il voulut être Français avant tout ; et ce que vous voulez faire ne profitera ni à la France ni à vous-même.

De Beuvre ne souffrait pas la contradiction. Il s'obstina et querella le marquis sur son absence de principes religieux, lui, le plus sceptique des hommes. En le laissant causer, Bois-Doré vit bien qu'il était alléché par les bonnes conditions que la royauté était forcée de faire aux seigneurs calvinistes chaque fois qu'elle éprouvait un échec. De Beuvre n'était pas homme à se vendre, comme tant d'autres, mais à se bien battre, et à profiter, sans scrupule, de la victoire, pour se montrer très exigeant pour son compte.

— Puisque vous êtes décidé, lui dit le marquis avec douceur, il fallait donc me le dire tout de suite, et ne pas me demander mon avis. Je n'ai plus qu'une chose à vous représenter. Vous allez vous équiper et emmener les meilleurs de vos gens pour cette campagne. Songez-vous au mauvais parti que l'on peut faire à votre fille, s'il passe par la tête des jésuites de signaler votre absence à M. de Condé? Et croyez qu'ils n'y manqueront point; que le château de la Motte-Seuilly sera exposé à quelque occupation au nom du roi, exécutée, comme il arrive toujours, par de mauvaises gens, votre fille en danger de recevoir quelque insulte...

— Je ne crains point cela, dit de Beau-

vre. Je serai censé à Orléans, où l'on sait que j'ai un procès. Je me dirigerai de là, sans bruit, vers la Guyenne, où je reprendrai quelque vieux nom de guerre, comme c'est l'usage, pour couvrir mes biens et ma famille en mon absence ; je serai le capitaine Chandelle, ou le capitaine La Paille, ou le capitaine... n'importe quoi.

— Tout cela se fait, je le sais, reprit Bois-Doré, mais ne réussit point toujours : je vous promets de défendre votre manoir autant qu'il dépendra de moi et de mon monde ; mais, si je ne craignais de vous proposer une chose inconvenante, je vous offrirais de prendre en mon logis votre Lauriane pendant cette absence.

— Offrez, offrez, mon voisin, car j'ac-

cepte, et ne vois point où serait l'inconvenance. Il n'y a inconvenance pour une femme que là où il y a danger pour sa vertu ou pour sa renommée, et je ne vois nullement qu'entre vous, qui seriez son grand père, votre petit qui n'est qu'un écolier, votre philosophe à qui la langue ne saurait repousser, et votre page qui a la mine d'un singe, ma fille risque de perdre son cœur ou sa raison. Donc, je vous l'amène dès demain et vous la laissez jusqu'à mon retour, certain qu'elle sera heureuse et en sûreté chez vous, et que vous serez pour elle, comme pour moi, le meilleur des amis et des voisins.

— Vous y pouvez compter, répondit Bois-Doré. J'irai la chercher moi-même.

Ma carroche est assez grande; elle y pourra mettre ses effets les plus précieux, sans que l'on sache trop vite au pays qu'elle fait autre chose qu'une de ses promenades accoutumées.

En effet, dès le lendemain, Lauriane était installée à Briantes, dans la salle des Verdures, que l'ingénieux Adamas convertit rapidement en appartement luxueux et confortable. La Morisque demanda à servir la jeune dame, qui lui inspirait confiance et sympathie, et Lauriane, qui avait aussi beaucoup d'estime et d'attrait pour elle, la pria de coucher dans le cabinet auprès de sa vaste chambre.

Lauriane se sépara de son père avec

beaucoup de courage. La généreuse enfant ne soupçonnait en lui aucun calcul, elle qui vivait de foi et d'enthousiasme. Elle eût difficilement compris ce que c'était que raisonner, douter, et conclure en vue d'un intérêt personnel. Elle savait son père brave comme un lion, et le voyait franc par vivacité d'humeur et fierté de gentilhomme : c'en était assez pour qu'elle se fît de lui un héros. Il sentait, lui, la candeur et la grandeur des instincts de cette jeune tête, et n'eût osé se diminuer devant elle, en montrant combien il était, plus qu'elle ne le pensait, l'honnête homme de son temps, c'est-à-dire celui qui faisait, le moins de mal possible, tout en songeant bien à tirer son épingle du jeu.

Ce n'était plus le temps de l'idéal : on

était entré « dans les ronces de cet affreux
» dix-septième siècle ; grandiose désert
« où la subsistance morale et matérielle
« va tarissant, où la nature finit par ne
« plus nourrir l'homme, où la terre épui-
« sée manque sous lui (1). » Ce n'étaient
pas les hommes vieillis dans les luttes du
siècle précédent qui pouvaient rajeunir le
siècle nouveau ; mais les enfants avaient
du cœur ; ils en ont toujours quand on les
laisse faire !

Lauriane , enthousiasmée de la belle
conduite des Rohan et des Laforce à Mon-
tauban, poussait donc son père au départ
croyant qu'il ne songeait qu'à relever

(1) Michelet, Lettre inédite.

l'honneur de la cause, et qu'il ne voyait dans tout cela, comme elle, que la dignité et la liberté de la conscience, octroyées par Henri IV, à conserver au prix de la fortune, de la vie, s'il le fallait. Elle ne versa pas une larme en lui donnant le dernier baiser ; elle le suivit des yeux sur le chemin, tant qu'elle put le voir ; et, quand elle ne le vit plus, elle rentra dans sa chambre et se mit à sangloter.

Mercédès, qui travaillait dans le cabinet, l'entendit, vint sur le seuil, et n'osa approcher. Elle regrettait de ne pas savoir sa langue pour essayer de la consoler. Cette fille aux instincts maternels ne pouvait voir souffrir un jeune cœur sans souffrir elle-même et sans avoir besoin de

la secourir. Elle imagina d'aller chercher Mario : il lui semblait qu'aucune douleur ne pouvait résister à la vue et aux caresses de son bien-aimé.

Mario vint doucement sur la pointe du pied, et se trouva tout près de Lauriane, sans qu'elle l'eût entendue venir. Lauriane était déjà sa sœur chérie. Elle était si bonne pour lui, si enjouée à l'ordinaire, si soigneuse de le faire amuser quand il passait la journée chez elle ! En la voyant pleurer, il fut intimidé aussi : il croyait, comme tout le monde, que M. de Beuvre n'était absent que pour quelques jours. Il restait à genoux sur le bord du coussin où elle avait ses pieds, et il la regardait, tout interdit ; enfin, il se hasarda à lui

prendre les mains. Elle tressaillit et vit devant elle cette figure d'ange, qui lui souriait à travers des yeux humides. Touchée de la sensibilité de cet enfant, elle le pressa avec effusion sur son cœur en baisant ses beaux cheveux. — Qu'est-ce que vous avez donc, ma Lauriane ? lui demanda-t-il, enhardi par cette effusion.

— Hé ! mon pauvre mignon, lui répondit-elle, ta Lauriane a du chagrin comme tu en aurais si tu voyais partir ton bon père le marquis.

— Mais il reviendra bientôt, votre papa ; il vous l'a dit en s'en allant.

— Hélas ! mon Mario, qui sait s'il re-

viendra?... Tu sais bien que quand on voyage...

— Est-ce qu'il va bien loin ?

— Non, mais... Allons, allons, je ne veux pas te faire de peine. Je veux aller prendre l'air. Veux-tu venir retrouver avec moi ton bon père ?

— Oui, dit Mario, il est dans le jardin. Allons-y. Voulez-vous que j'aille chercher ma chèvre blanche, pour vous amuser de ses gambades ?

— Nous irons la chercher ensemble, viens !

Elle sortit en lui donnant le bras, non pas comme une dame s'appuyant sur celui d'un cavalier, mais, tout au contraire, comme une petite maman, passant celui du garçonnet sous le sien. En descendant l'escalier, ils trouvèrent Mercédès, dont les beaux yeux doux les caressaient en passant. Lauriane, qui se faisait entendre d'elle par signes, n'avait besoin que de la regarder pour la comprendre. Elle devina sa tendre sollicitude, et lui tendit sa main, que Mercédès voulut baiser. Mais Lauriane ne le souffrit pas et l'embrassa sur les deux joues.

Jamais une chrétienne n'avait embrassé la Morisque, toute chrétienne qu'elle était elle-même. Bellinde se fût crue déshono-

rée de lui faire la moindre caresse, et, la tenant pour païenne, elle répugnait même à manger en sa compagnie. L'effusion toute charmante de la noble petite dame fut donc une des grandes joies de la vie de cette pauvre fille, et, dès ce moment, elle partagea presque son amour entre elle et Mario. Elle s'était toujours refusée à essayer d'apprendre un mot de français, s'efforçant même d'oublier le peu d'espagnol qu'elle savait, dans la crainte exagérée d'oublier la langue de ses pères, comme elle l'avait vue se perdre dans les habitudes et dans la mémoire de quelques Morisques isolés à l'étranger, dont elle n'avait pu se faire comprendre. Il lui avait suffi, jusqu'à ce jour, de pouvoir parler avec le savant abbé Anjorant, avec Ma-

rio, et maintenant avec Lucilio. Mais le désir de parler avec Lauriane et le bon marquis lui fit surmonter sa répugnance. Elle sentit même qu'elle devait accepter la langue de ces êtres affectueux qui la traitaient comme un membre de leur race et de leur famille. Lauriane se chargea d'être son institutrice, et, en peu de temps, elles purent se faire entendre l'une de l'autre.

Lauriane ne tarda pas à se trouver fort heureuse à Briantes, et si ce n'eût été l'absence de son père, dont, au reste, elle reçut vite de bonnes nouvelles; elle s'y fût même sentie plus heureuse qu'elle ne l'avait été de sa vie. Elle était presque toujours seule à la Motte-Seuilly, le robuste

de Beuvre chassant par tous les temps, aimant à se fatiguer, et n'ayant pas, malgré son affection pour elle, les mille petits soins, les délicates prévenances, les gâteries ingénieuses que le marquis savait mettre au service des femmes et des enfants. Élevée avec un peu de rudesse, elle avait dû s'efforcer d'être un peu rude à elle-même, surtout depuis que la pensée d'un long veuvage s'était présentée à elle comme une éventualité du milieu et des circonstances où elle se trouvait. Il y avait eu des moments où, sans désirer encore de s'appuyer sur un cœur assorti à l'âge du sien, elle avait senti que son propre courage la froissait, comme une armure trop lourde pour ses membres délicats. Elle s'était endurcie par des élans de piété

et de volonté; elle s'était déjà presque imposé l'habitude de rire quand elle se sentait envie de pleurer; mais la nature reprenait ses droits. Seule, elle pleurait souvent malgré elle, appelant malgré elle une société, une affection, une mère, une sœur, un frère, quelque sourire, quelque condescendance qui l'aidât à respirer et à s'épanouir dans un air plus suave que l'ombre froide de son vieux manoir, le lugubre souvenir des Borgia et les récriminations politiques de son père moqueur et froissé.

Il se fit donc un rapide changement en elle à Briantes. Elle y redevint ce qu'elle avait besoin d'être, ce qu'elle ne pouvait cesser d'être que par une tension pénible

de sa volonté, ce que la nature voulait encore qu'elle fût, un enfant. Le marquis, débarrassé avec joie de la pensée d'en faire sa femme, en fit résolument sa fille, se plaisant même à l'idée qu'elle était si jeune, si jeune, qu'il pouvait bien sans se trop vieillir, la regarder comme la sœur aînée de Mario. D'ailleurs, sa bizarre coquetterie arriva à s'accommoder de deux enfants encore mieux que d'un seul. Ces jeunes compagnons, dont il aimait à porter les couleurs tendres, et à partager les amusements naïfs, le rajeunirent dans son estime, au point qu'il se persuadait parfois d'être lui-même un adolescent. — Tu vois, disait-il à Adamas, il y a des gens qui vieillissent; moi, je ne saurais leur ressembler puisque je ne me plais qu'avec

la jeunesse innocente. Je te jure, mon ami, que je suis revenu à mon âge d'or, et que j'ai les idées aussi pures et aussi riantes que celle mignonne et ce chérubin.

Lauriane, Mario et le marquis devinrent donc inséparables, et leur vie s'écoulait dans une continuité d'amusements entremêlés de bonnes études et de bonnes actions. Lauriane n'avait pas été élevée du tout. Elle ne savait rien. Elle voulut assister aux leçons que Jovelin donnait à Mario dans le grand salon. Elle écoutait, en brodant un siège de tapisserie aux armes du marquis, et quand Mario avait lu ou récité sa leçon, il mettait sur ses genoux les démonstrations écrites de Lucilio pour

les lire avec elle. Lauriane s'étonnait de comprendre aisément des choses qu'elle avait cru être au-dessus de l'intelligence d'une femme. Elle se plaisait beaucoup à la leçon de musique et faisait quelquefois sa partie de théorbe avec agrément, tandis que la Morisque chantait ses douces plaintes. Le marquis, étendu sur sa grande chaise, regardait, pendant ces petits concerts, les personnages de la tapisserie d'Astrée, et, croyant les voir agir ou les entendre chanter eux-mêmes, il s'assoupissait dans une béatitude délicieuse.

Lucilio prenait aussi sa part de ce bonheur de famille qui lui faisait oublier un peu la solitude de son cœur, et l'effroi de son avenir. L'austère et naïf philosophe

était encore en âge d'aimer ; mais il croyait ne devoir plus aspirer à l'amour, et, après en avoir connu plus d'une fois les nobles flammes, il redoutait de tomber dans quelque liaison sensuelle, où son âme ne serait point comprise. Il se résignait donc à vivre de dévouement aux autres et d'oubli définitif et absolu de toute illusion. Lui, qui avait supporté la prison, l'exil, la misère et subi le martyre, il s'exhortait à vaincre le désir du bonheur comme il avait vaincu tout le reste, et sortait toujours de ces méditations apaisé et triomphant ; mais triomphant comme on l'est dans les fers, et apaisé comme on l'est après la question : un mélange de fièvre et d'anéantissement, l'âme d'un côté, le corps de l'autre, une vie dont l'équilibre est rom-

pu et où l'esprit ne sait plus bien dans quel monde il se trouve.

Lucilio s'exagérait pourtant son malheur. Il était aimé, non par une intelligence, c'est là ce qu'il lui eût fallu, du moins il le croyait, pour se réconcilier avec sa tragique destinée, mais par un cœur. Mercédès était, devant sa science et son génie, comme une rose devant le soleil. Elle en buvait les rayons sans les comprendre; mais elle était éprise de sa douceur, de son courage et de sa vertu, et son âme tendre était prosternée devant lui. Elle ne s'en défendait pas, car elle s'en faisait une religion et un devoir; seulement, elle ne disait rien, parce qu'elle avait plus de crainte que d'espérance.

Nous ne devons pas oublier de mentionner en son lieu, une petite révolution domestique qui arriva au château de Brianthes, quelques jours après le départ de M. de Beuvre, car l'importance de ce mince événement de famille se fit sentir gravement plus tard aux trop heureux habitants du manoir.

Bien que, des beaux messieurs de Bois-Doré, le plus jeune ne fût pas toujours le plus enfant, Mario avait bien quelquefois ses accès d'espièglerie, surtout quand, selon l'expression d'Adamas, « il se montait la tête avec la mignonne Madame. » Il était trop bon et trop aimant pour molester jamais bêtes ni gens ; jamais il n'eut à se reprocher d'avoir tiré l'oreille à Fleu-

rial, ni adressé un mot désagréable à Clindor ; mais les choses inanimées ne lui inspiraient pas toujours le respect que certaines d'entre elles inspiraient au marquis. De ce nombre étaient les petites statues du roman d'*Astrée* qui décoraient les jardins d'*Isoure* et le fameux labyrinthe, et l'autre de la vieille Mandrague dont il s'était beaucoup amusé dans les premiers jours, mais qui, peu à peu, l'ennuyèrent comme des jouets trop immobiles.

Un jour qu'il essayait un assez grand sabre de bois qu'Aristandre avait taillé pour lui, il fit mine d'en menacer un personnage de stuc, qui représentait le *dissimulé* Filandre, c'est-à-dire le *feint* Filandre, parce que ressemblant à *s'y méprendre* à sa

sœur Callirée, il prit, comme l'on sait, ses habits de femme pour s'introduire dans l'intimité de la nymphe qu'il aimait.

Le berger était représenté sous ce déguisement féminin, et l'artiste chargé de la création des personnages, se fiant à la ressemblance bien avérée du frère et de la sœur, s'était permis une petite épargne d'imagination, en faisant servir un même modèle aux deux exemplaires placés en face l'un de l'autre, avec ceux d'Amidor, de Daphnis, etc., dans la rotonde de verdure, dite *Bosquet des méprises d'amour*.

Aussi, pour distinguer le frère de la sœur, le marquis avait-il écrit au crayon, sur le piédestal du frère, un fragment de

ce long monologue qui commence ainsi :
« O outrecüidé Filandre, qui pourra ja-
« mais excuser la faute, etc. »

La figure de ce malin personnage était si stupide que Mario, sans le haïr précisément, aimait à le railler et à le menacer. Il lui avait bien appliqué déjà quelques soufflets inoffensifs ; mais, ce jour-là, voyant que le défi qu'il lui portait faisait rire Lauriane, il lui lança un coup de sabre plus fort qu'il ne l'avait prévu, et fit voler dans les gazons le nez du pauvre Filandre.

A peine cet exploit fut-il accompli que l'enfant en eut regret. Son père aimait Filandre tout autant que les autres ber-

gers. Lauriane, après beaucoup de recherches, retrouva ce malheureux nez dans l'herbe, et Mario, grimpant sur le piédestal, le recolla de son mieux avec de la terre glaise.

Mais on était aux premières gelées, et dès le lendemain, le nez était par terre. On le recolla encore, mais le dissimulé Filandre était si bête qu'il ne put jamais garder son nez, et que le marquis vint enfin à passer dans un moment où il ne l'avait pas. Mario s'accusa; le bon Sylvain vit ses remords et ne gronda point.

Mais le lendemain, ce ne fut pas seulement Filandre qui manquait de nez, c'était sa sœur Callirée, et, le surlendemain, ce

fut Filidas, et l'incomparable Diane elle-même ! Cette fois, Bois-Doré fut sérieusement ému et adressa de douloureux reproches à son enfant, qui se mit à pleurer à grosses larmes, jurant avec sincérité qu'il n'avait, de sa vie, cassé d'autre nez que celui de l'*outrécuidé* Filandre. Lauriane aussi protestait de l'innocence de son jeune ami.

— Je vous crois, mes enfants, je vous crois, dit le marquis, tout bouleversé des pleurs de Mario. Mais pourquoi ce chagrin, mon fils, puisque vous n'êtes point coupable ? Là, voyons, ne pleurez plus ; je vous ai blâmé trop vite : ne m'en punissez point par vos larmes.

On s'embrassa avec effusion, mais on

s'étonna de ce massacre de nez, et Lauriane observa au marquis que quelque méchante et sournoise personne avait dû le faire à dessein d'en rendre Mario coupable à ses yeux.

— Cela est certain, répondit le marquis tout pensif. L'action est des plus noires, et j'en voudrais bien tenir l'auteur pour le condamner à perdre son propre nez ! Je lui en ferais la peur, sur ma parole !

Cependant on essaya encore de ne voir là qu'un enfantillage, et les soupçons tombèrent sur le plus jeune commensal du manoir après Mario. Mais Clindor montra une si vertueuse indi-

gnation, que le marquis dut le consoler aussi.

Le jour suivant, il manqua encore deux ou trois nez, et Adamas, indigné, fit monter la garde jour et nuit dans les jardins. Le dommage cessa, et le bon Lucilio, touché du souci de Bois-Doré, composa une pâte italienne au moyen de laquelle il recolla patiemment et proprement tous ces nez.

Mais qui pouvait être l'auteur du crime? Adamas le soupçonnait; mais le marquis, se refusant à croire que quelqu'un de sa maison fût capable d'une pareille infamie, la rejetait sur quelque suppôt de M. Poulain. — Ce cagot, disait-il, puis-

qu'il nous tient, dis-tu, pour païens et idolâtres, se sera imaginé que nous rendions un culte à ces statues? Et pourtant, Adamas, elles sont toutes pudiques et décentement vêtues, comme il convient qu'elles soient en un lieu où se promènent nos enfants!

— Je dirais avec vous que c'est quelque bigot qui a fait le tour, répondait le sage Adamas, si je n'y voyais bien plus clairement l'envie scélérate de faire gronder M. le comte. Or, tout le monde ici se ferait tuer pour lui, tant on l'aime, hormis une personne détestable...

— Non, non, Adamas! reprenait le généreux marquis. C'est impossible! Ce se-

rait trop odieux de la part d'une personne du sexe.

On commençait à oublier cette grosse affaire, lorsqu'il en arriva une pire.

Depuis que la Morisque avait enseigné à Adamas divers secrets orientaux pour la confection des mixtures cosmétiques, le teint, la barbe et les sourcils du marquis s'étaient sensiblement améliorés. Ils étaient à l'épreuve du vent, de la pluie et des folles caresses de Mario, outre que les parfums en étaient plus suaves et l'application plus prompte. Le vieux Céladon se faisait d'abord adoniser en grand secret, à l'heure où son enfant sortait de sa chambre pour prendre ses premiers ébats.

Mais comme il ne se montrait ni questionneur importun ni curieux incivil, on se relâcha peu à peu de ces grandes précautions, et on procéda au rajeunissement quotidien avec des détours fort ingénus.

Les cosmétiques furent baptisés parfums rafraîchissants, et l'enluminure s'appela entretien de la peau. Mario ne parut pas y entendre malice. Mais les enfants voient tout, et celui-ci ne fut pas la dupe d'Adamas; seulement il n'y vit pas matière à raillerie. Son bon père ne pouvait rien faire de ridicule. Il s'imagina que ces artifices faisaient partie de la toilette de toutes les personnes de qualité.

Comme il était assez coquet lui-même,

il lui prit donc une grande envie de s'arranger aussi la figure en *gentilhomme*; il en fit la demande, et, comme il lui fut répondu simplement qu'à son âge on n'avait pas besoin de ces recherches, il ne crut pas à un refus positif. Si bien qu'un soir, étant un moment seul dans la chambre de son père adoptif, et voyant les flacons épars sur la toilette, il se passa la fantaisie de se *parfumer* en blanc et en rose, comme il avait vu Adamas parfumer le marquis. Ceci fait, il crut devoir foncer et élargir ses sourcils, et, se trouvant alors une mine martiale qui lui revenait fort, il ne put résister au désir de se dessiner deux jolis petits crocs noirs au-dessus des lèvres et une belle royale au-dessous.

Comme il n'était éclairé que d'une

seule bougie oubliée sur la table, il usa largement de la couleur et n'en put estomper très finement les contours.

Le souper sonnait ; il courut se mettre à table, fort satisfait de la mine de mauvais garçon qu'il avait, et tenant son sérieux le mieux du monde. Le marquis n'y fit pas attention tout de suite ; mais Lauriane étant partie d'un grand éclat de rire, il leva les yeux et vit cette petite tête douce si singulièrement travestie qu'il ne put se tenir d'en rire aussi.

Cependant le bon marquis se sentit contrarié et même peiné au fond du cœur. Mario n'avait certes pas songé à le railler ; mais la manière large et voyante

dont il s'éteint peint accusait un peu trop, devant Lauriane, l'existence et l'emploi de cette palette de beauté qu'il croyait tenir si bien cachée dans sa toilette et sur son propre visage. Il n'osa même pas demander à l'enfant où il avait pris cette enluminure; il eût craint une réponse trop ingénue. Il se contenta de lui dire qu'il s'était défiguré et qu'il eût à aller se débarbouiller.

Lauriane comprit l'embarras et l'inquiétude de son vieux ami, et rentra sa gaieté; mais l'idée de Mario ne lui en parut que plus bouffonne, et, durant tout le souper, elle eut ce fou rire des jeunes filles, que la contrainte change en excitation nerveuse. L'effet en fut magnétique sur Mario, si

bien que le marquis leur dit avec douceur :

— Allons, enfants, riez donc tout votre saouï, puisque vous en avez tant d'envie !

Mais il ne rit point lui-même, et, le soir, il gronda Mario, qui se repentit et promit de ne jamais recommencer.

Cette espièglerie avait beaucoup diverti M. Clindor, qui avait cassé une belle pièce de faïence en pouffant de rire. Grondé par le marquis, il avait perdu la tête et marché sur la patte de Fleurial. Adamas n'avait pu résister à la drôlerie de Mario,

et lui aussi, il avait ri ! La Bellinde fut la seule qui tint son sérieux, et le marquis lui en sut gré.

— Cet enfant est bien espiègle, dit-il le soir à Adamas, et tout ce qu'il fait marque un esprit badin fort plaisant. Il ne faudrait pourtant pas le trop gâter, Adamas !

Le lendemain, autre affaire : un des flacons de carmin de la toilette se trouva cassé, et la belle toilette de guipure tachée. On accusa Fleurial, mais ces mêmes taches furent signalées sur le pourpoint blanc de Mario, qui s'en étonna et se défendit d'avoir seulement approché de la toilette.

— Je vous crois, mon fils, dit le marquis en soupirant. Si je vous jugeais capable de mentir, je serais trop chagriné.

Mais, le jour suivant, on trouva les mixtures mélangées, le rouge avec le noir et le noir avec le blanc. — Ouais ! dit le marquis, cette diablerie continue ? En sera-t-il comme des pauvres nez de mes statues ?

Il examina Mario sans rien dire ; Mario avait du noir aux manchettes de sa chemise. C'était peut-être de l'encre ; mais le marquis avait horreur des taches, et le pria d'aller changer de linge.

— Adamas, dit-il à son confident, cet

enfant est espiègle, c'est fort bien fait ; mais s'il est menteur et abuse de la foi que j'ai en sa parole, voici qui me causera de grosses peines, mon ami ! Je le croyais d'une essence supérieure, mais Dieu ne veut pas que j'en sois trop fier. Il laisse le diable faire de lui un enfant comme les autres.

Adamas prit le parti de Mario, qui venait de rentrer dans le boudoir voisin.

En ce moment, on entendit Bellinde qui discutait vivement avec l'enfant. Il la tirait par sa jupe, et elle se défendait en disant qu'il prenait avec elle des privautés au-dessus de son âge.

Le marquis se leva indigné.

— Libertin! s'écria-t-il désespéré; déjà
libertin ?

Le pauvre Mario accourut tout en larmes. Père, dit-il, en se jetant dans ses bras, cette fille est méchante. Je la voulais amener à toi pour te faire voir à toi-même ce qu'elle a aux mains. Elle touche mon rabat en me disant qu'il est taché, et c'est elle qui y met ces taches. C'est elle qui veut te causer de la peine et t'empêcher de m'aimer. Elle profite des sottises que je fais pour m'en mettre d'autres plus vilaines sur le dos. Père, cette femme-là ne vaut rien; elle me fait passer pour un menteur, et si tu la crois..

— Non, non, mon fils, je ne la crois point, s'écria le marquis. — Adamas !...

Mais Adamas n'était plus là ; il avait couru après la Bellinde ; il la saisit sur l'escalier, voulut la ramener de force, et reçut pour sa peine un beau soufflet qui lui fit lâcher prise.

Au bruit de cette escarmouche, le marquis s'élança aussi sur l'escalier. Le soufflet avait été rude ; le pauvre Adamas, tout étourdi, se tenait la joue. Cette coquine a donc joué des griffes, dit-il, je me sens la figure... Eh non ! monsieur, s'écria-t-il, tout à coup joyeux ; ce n'est point du sang ! Voyez ! c'est du beau rouge de vos flacons ! C'est la pièce de conviction !

Oh ! oui-dà ! voici une affaire tirée au clair. A présent, j'espère que vous ne douterez plus de la malice de cette fille rousse !

— Monsieur le comte, dit le marquis à son enfant avec une gravité admirable ; je confesse avoir, par deux fois, douté de votre parole. Si je n'étais votre meilleur ami, vous auriez à m'en demander raison ; mais j'espère que vous voudrez bien accepter les excuses de votre père.

Mario lui sauta au cou, et, le soir même, Bellinde, payée et congédiée sans explication, quitta l'oasis de Briantes et son beau nom de bergère, pour rentrer dans les réalités de la vie sous son nom vérita-

ble de Guillette Carcat, en attendant qu'elle en prît un plus sonore et plus mythologique, comme on le verra par la suite.

Pendant que ces évènements tragiques s'effaçaient de la mémoire de nos personnages, M. Poulain ne s'endormait pas dans son zèle. On était au 18 ou 19 décembre, et l'abbé, le nez et les pieds froids, mais la tête échauffée par l'espoir d'un succès longtemps tirailé, arrivait à Saint-Amand, jolie ville du Berry située dans une fraîche vallée, entre deux rivières, et que dominait le gigantesque et merveilleux château de Montrond, résidence du prince de Condé.

L'abbé descendit de cheval au couvent

des capucins, dont le vaste enclos coupé en croix s'abritait sous la protection du manoir princier. Il évita de voir le prier, dont il redoutait l'obligeance et les bons offices; il voulait faire sa besogne lui-même et son chemin tout seul. Il se contenta d'accepter d'un des religieux, son parent, un frugal repas, secoua le givre dont il était couvert, et se présenta à un des guichets du château en montrant un laissez-passer en bonne forme.

« Grâce aux travaux de Sully, et surtout aux embellissements de M. le prince, » qui avait acheté cette résidence au ministre disgracié, « le château de Montrond, qui eut plus tard tant d'importance dans les événements de la Fronde, était devenu un lieu de délices, en même temps qu'une

forteresse imprenable. Son enceinte avait plus d'une lieue de tour : elle comprenait de nombreuses constructions, un vaste et magnifique château à trois étages, une grosse tour ou donjon de cent vingt pieds de haut, dont les murs étaient crénelés, et qui se terminait par une plate-forme au sommet de laquelle on voyait une statue de Mercure (1).

« Quant aux fortifications, elles étaient en si grande quantité, disposées comme en amphithéâtre et par étages, qu'un homme qui les avait étudiées et observées depuis longtemps, à peine les pouvait-il comprendre (2). »

(1) Raynal, *Histoire du Berry*.

(2) Mémoires de M. Lenet.

C'est dans ce labyrinthe de pierre, dans cet arcane significatif, dans ce repaire de grand vassal que résidait Henri de Bourbon deuxième du nom, prince de Condé, lequel, après trois ans de captivité pour rébellion à la couronne, venait de se réconcilier avec la cour et de rentrer dans son gouvernement de Berry. Il joignait à cette charge celles de lieutenant-général, de bailly de la province, et de capitaine de la grosse tour de Bourges : c'est à dire qu'il avait le pouvoir politique, civil et militaire de tout le centre de la France, puisqu'il jouissait des mêmes droits et charges pour la province de Bourbonnais.

Ajoutez à ce pouvoir une fortune im-

mense, augmentée des sommes que chaque rébellion des Condé coûtait, sous forme d'indemnité, à la couronne, c'est-à-dire à la France; de l'achat à peu près forcé des terres et châteaux splendides que Sully possédait en Berry, et qu'il lui fallait céder à M. le prince à grand'perte, à raison de la dureté des temps et des malheures du pays; de la *sécularisation*, c'est-à-dire la suppression, au profit du prince, des plus riches abbayes de la province (entre autres celles de Déols); des présents imposés par l'usage, la flatterie ou la poltronnerie à la grosse bourgeoisie des villes; des lourds bassins d'or et d'argent pleins de moutons du Berry en belle monnaie d'or et d'argent; des *carrosses d'azur*, sculptés et ornés de entrees d'ar

gent, trainés de si beaux chevaux harnachés de cuir de Russie rehaussé d'argent ; des impôts, pressurages et vexations de toutes sortes sur le petit monde : argent sous tous les noms, sous toutes les formes, sous tous les prétextes, tel était le seul mobile, le seul but, la seule grandeur, la seule joie et le seul génie de Henri, petit-fils du grand Condé de la Réforme, et père du grand Condé de la Fronde.

Deux grands Condé bien ambitieux et bien coupables aussi envers la France, on le sait ! mais capables aussi de lui rendre de grands services contre l'étranger, quand leur intérêt personnel ne les en détournait pas. Hélas ! c'est là l'affreux dix-septième siècle. Mais ils avaient de la bra-

voué, de la grandeur, de l'héroïsme quand même; et celui qui joue un rôle dans notre récit n'était qu'avare, rusé, prudent, et l'on dit même quelque chose de pis.

Sa naissance avait été tragique, et sa jeunesse malheureuse. Il avait reçu le jour en prison, d'une veuve accusée d'avoir empoisonné son mari (1). Marié lui-même fort jeune à la belle Charlotte de Montmorency, fille du connétable, il avait eu pour rival le trop vert et trop vieux galant Henri IV. La jeune princesse avait été co-

(1) Charlotte de La Trémouille, femme de Henri de Condé, premier du nom, captive pendant huit ans, acquittée, mais non justifiée.

quette. Le prince avait enlevé sa femme. On accusa le roi de vouloir faire la guerre à la Belgique pour lui avoir donné asile. Le fait était à la fois vrai et faux : le roi était follement amoureux ; mais Condé, en feignant une jalousie dont il était incapable, exploitait la passion du roi au profit de son ambition, et forçait le roi à sévir contre un rebelle.

Malheureux en famille, en guerre et en politique, M. le prince se consola de tout par l'amour des richesses, et quand vint le terrible ministère de Richelieu, il vécut fort tranquille, riche et sans honneur, dans sa bonne ville de Bourges et dans son beau château-de-Saint-Amand-Mont-rond.

Mais, à l'époque où notre recteur Pou-
lain, après six semaines de démarches et
d'intrigues, vint à bout d'être introduit en
sa présence, M. le prince n'avait pas re-
noncé à toute ambition politique, et il
devait encore jouer son rôle de vautour
dans l'agonie du parti calviniste et dans
celle du pouvoir royal, espérant s'élever
sur les ruines de l'un et de l'autre.

Le recteur croyait bien savoir à quel
homme il avait affaire. Il le jugeait sur la
réputation de bon prince qu'il s'était faite
à Bourges; familier, vulgaire, parlant à
toutes gens sans morgue, jouant avec les
écoliers de la ville et les trichant volon-
tiers, aimant bien les cadeaux, commère,
très serré, assez fantasque, excessivement
dévoit.

Le prince était bien tout cela, mais il était tout cela beaucoup plus qu'on ne le savait encore. L'histoire prétend qu'il aimait beaucoup trop la société des écoliers. Il trichait par avarice et non par simple amusement ; il ne faisait pas comme Henri IV, qui rendait l'argent. Il aimait les cadeaux avec passion, il était commère avec envie et méchancelé ; il était avare jusqu'à la fureur, fantasque jusqu'à la superstition, dévot jusqu'à l'athéisme.

Lenet, dans son panégyrique, dit de lui très ingénument, ou plutôt très malicieusement : « Il entendoit la religion et sçavoit en tirer avantage. Il connoissoit les replis du cœur humain autant qu'hom-

me que j'aie connu, et jugeoit en un moment par quel intérêt on agissoit en toutes sortes de rencontres. Il sçavoit se précautionner contre l'artifice des hommes sans le faire connoître. *Il aimoit à profiter.* Il a peu entrepris d'affaires qu'il n'ait fait réussir en temporisant, quand il ne pouvoit en venir à bout d'autre sorte. Il sçavoit éviter les occasions de rien perdre de ce qui lui étoit dû et profiter de celles qui pouvoient l'augmenter en quelque chose... Enfin, dit plaisamment pour conclure le bon Lenet, — il m'a semblé un grand homme et fort extraordinaire. »
Soit!

Quant au portrait physique du prince, voici comment une plus illustre plume

que celle de Lenet le définit dans une lettre particulière. « Une figure agréable au premier abord ; tête allongée assez régulière ; rien de la puissance ni de la bizarrerie des traits de son fils, le grand Condé ; les yeux rians ; assez de grâce dans ce visage bien encadré par la longue chevelure ; les moustaches relevées, l'épaisse et longue royale. De l'incertitude dans les plans du front qui est moyen, avec les régions supérieures assez développées, de la mollesse dans les joues. Ce regard souriant est de ceux sous lesquels on sent, avec quelque attention, le manque de dignité et de sérieuse croyance, une petite personnalité égoïste et beaucoup d'indifférence.

« Mais c'est là la seconde impression, la première est assez agréable.

« Le meilleur de ses portraits gravés porte la devise : *Semper prudentia*. Sa vie fut en effet toujours réglée sur la petite prudence (1). »

La statue de Mercure, le dieu des filous, plantée sur le haut de son donjon, en dit encore davantage.

M. Poulain, sans être un physionomiste voyant de haut, avait assez de finesse, mais il ne fut d'abord frappé que de l'a-

(1) Henri Martin, Lettre inédite.

grément de la physionomie du prince. Celui-ci le reçut tête-à-tête dans son cabinet et le fit asseoir. Il témoignait de grands égards à la moindre soutane.

— Monsieur l'abbé, lui dit-il, me voici prêt à vous entendre. Excusez-moi si de grandes occupations m'ont obligé de vous faire attendre longtemps ce rendez-vous. Vous savez que j'ai dû aller à Paris chercher M. le duc d'Enghien ; il m'a fallu ensuite lui trouver une autre nourrice, celle que madame sa mère lui avait choisie ayant autant de lait qu'une pierre, et puis... Mais parlons de vous, qui me semblez un homme de volonté. La volonté est une belle chose ; mais je m'étonne de vous voir si entêté de vous adresser à

moi pour une si petite affaire . Votre hobereau de... Comment appelez-vous l'endroit ?

— Briantes, répondit respectueusement le recteur.

Le prince le regarda en dessous et vit, sous son humilité, une certaine assurance qui l'inquiéta. C'est le propre des grands esprits d'aimer à pénétrer et à utiliser les forces qu'ils rencontrent. Le prince était trop méfiant pour ne pas être craintif. Son premier mouvement n'était pas tant de se servir des gens que de s'en préserver. Il affecta l'indifférence.

— Eh bien ! dit-il, votre hobereau

de Briantes a tué dans un combat singulier, ou, pour mieux dire, dans un singulier combat et d'une façon suspecte, un certain... Comment appelez-vous ce mort ?

— Sciarra d'Alvimar.

— Ah ! oui, je sais ! Je me suis enquis : c'était un homme de rien et qui lui-même se battait peu loyalement. Ces gentillâtres ont dû se trouver à deux de jeu. Que vous importé, après tout ?

— J'aime mon devoir, répondit le rec-teur, et mon devoir me commandait de ne pas laisser un crime impuni. M. Sciarra

était bon catholique, M. de Bois-Doré est un huguenot.

— N'a-t-il point abjuré ?

— Où et quand, monseigneur ?

— Je ne m'en soucie pas. Il est vieux ; il est garçon. Il mourra bientôt de sa belle mort. Morte la bête, mort le venin ! Je ne vois point qu'il y ait tant à s'occuper de lui.

— Alors, Votre Altesse refuse de faire poursuivre cette affaire ?

— Poursuivez-la vous-même, monsieur l'abbé, je ne vous en empêche. Adres-

sez-vous à qui de droit. Ceci est du ressort de la magistrature ; je ne m'occupe pas des délits des petits ; je n'en finirais point.

M. Poulain se leva, salua profondément et gagna la porte.

Il était humilié et offensé.

— Hé ! attendez, monsieur l'abbé, lui dit le prince, qui voulait le pénétrer sans en avoir l'air ; si je ne m'intéresse point à votre M. d'Alvimar, si fait bien m'intéressé-je à vous, qui tournez fort bien vos lettres, donnez de fort bons renseignements et me paraissez homme d'esprit et de vertu. Voyons, parlez-moi franche-

ment. Peut-être vous puis-je servir en quelque chose. Dites pour quelle raison vous avez souhaité de me voir, au lieu de vous adresser à vos supérieurs naturels, messieurs du clergé?

— Monseigneur, répondit le recteur, une telle affaire n'étant point du ressort de l'Église...

— Quelle affaire?

— L'assassinat de M. d'Alvimar, je n'ai point d'autre souci. Votre Altesse me fait l'injure de croire que je me suis servi de ce fait comme d'un prétexte pour parvenir auprès d'elle, afin de pouvoir lui adresser quelque requête personnelle; il

n'en est point ainsi. Je ne suis mû que par le déplaisir dont tout sincère catholique est saisi en voyant les *prétendus* recommencer en ce pays leurs larcins et massacres.

— Vous ne m'aviez point parlé de larcins, reprit le prince. Ce d'Alvimar avait-il quelque bien qu'on lui ait dérobé?

— Je l'ignore, et ce n'est point là ce que je veux dire. J'ai eu l'honneur d'écrire à M. le prince que ce Bois-Doré s'était enrichi du pillage des églises?

— Il est vrai, je me le rappelle, dit le prince. Ne m'avez-vous point donné

à entendre qu'il avait, en sa gentil-hommière, une manière de trésor caché ?

— J'ai donné à monseigneur des détails précis et fidèles. Une partie des richesses de l'abbaye de Fontgombaud est encore là.

— Et votre avis serait qu'on lui fît rendre gorge ? Ce serait malaisé, à moins d'y employer des gens de loi, et les lenteurs de la justice permettraient au vieux surnois de faire disparaître le corps du délit. Ne le pensez-vous point ?

— Peut-être, répondit l'abbé, M. d'Alloigny de Rochefort, que Votre Altesse a

constitué abbé fiduciaire de Fontgombaud, saurait-il prendre des mesures...

— Non, dit le prince avec un peu de vivacité. Je vous défends... je vous prie de ne lui en rien faire savoir. On m'a assez blâmé des faveurs dont j'ai récompensé les bons services de M. de Rochefort ; on ne manquerait point de dire que j'enrichis mes créatures des dépouilles des vaincus. On reproche d'ailleurs à Rochefort d'être avide, et, de vrai, il l'est peut-être un peu. Je ne répondrais point qu'il confisquât ces choses au profit du culte.

— J'ai touché juste, pensa le recteur :

le trésor fait dresser l'oreille. Il faudra bien que monseigneur soit mon obligé.

Le prince vit la satisfaction intérieure et légèrement dédaigneuse de son interlocuteur. Le recteur n'était pas altéré d'argent et de pierreries. Il l'était de crédit et de pouvoir.

Condé le comprit, et s'observa davantage.

— D'ailleurs, ajouta-t-il, il serait fâcheux de faire du bruit pour peu de chose. Ce trésor, contenu dans quelque vieux coffre en un grenier de campagne, ne vaut pas, je pense, la peine que l'on s'y donnerait.

— Ce trésor est pourtant une source vive où s'alimente le luxe du vieux marquis.

— Il y a longtemps qu'il y puise, reprit le prince ; il doit être à sec ! je l'ai quelque peu connu, votre hobereau ; c'est un marquis pour rire, de la façon du roi de Navarre. Il était admis dans l'intimité de *mon bon oncle !*

Condé ne parlait jamais d'Henri IV qu'avec une ironie pleine d'aversion. M. Poulain remarqua l'amertume de son accent, et il sourit de manière à satisfaire le prince.

— Le marquisat de Bois-Doré est, dit-il,

une plaisanterie que ce vieillard prend au sérieux, prétendant imposer à tous sa passion sotte pour le feu roi.

— Le feu roi avait du bon, reprit Condé, qui trouva que le recteur allait trop loin, et cette vieille créature dont nous parlons n'était point une de ses plus méchantes bêtes. Il mangeait tout son bien en parures ridicules ; il doit ne plus rien avoir. Il ne va plus à Paris, il ne paraît jamais à Bourges, il vit dans un trou. Il a un vieux carrosse du temps de la Ligue et un castel où je serais embarrassé de loger mes chiens. Il s'est fait faire des jardins où les statues sont en plâtre. Tout cela sent la médiocrité.

— Voilà, se dit le recteur, des détails

que je n'ai point donnés à monseigneur.

Il s'est informé, il a mordu à l'appât.

— Il est vrai, dit-il, que notre homme n'est qu'un petit noble de campagne. On

lui connaît, en biens, environ vingt-cinq mille écus de revenu, et l'on s'étonne avec raison qu'il en dépense soixante mille sans faire de dettes et sans sortir de chez lui.

— Ce serait donc l'abbaye de Fontgombaud qui durerait toujours? dit le prince en souriant. Mais d'où savez-vous, monsieur l'abbé, que cette corne d'abondance existe au manoir de Brian-tes?

— Je le sais d'une fille fort pieuse qui a vu là des reliquaires et des ornements de chapelle d'un grand prix. Un certain lit d'enfant, tout en ivoire fouillé et sculpté, est un chef-d'œuvre provenant d'un dais...

— Bah! bah! dit le prince, quelque vieillerie! Nous nous en occuperons si vous y tenez, pour l'honneur et le bien de l'Église, monsieur l'abbé; mais ce n'est point une affaire qui presse grandement. Il me faut vous quitter; mais je voudrais auparavant savoir si je puis vous obliger en quelque chose. Votre archevêque est fort de mes amis : c'est moi qui l'ai fait nommer. Souhaitez-vous une meilleure cure? Je lui pourrai parler de vous.

— Je ne souhaite rien des avantages de ce monde, répondit le recteur en se retirant. Je me trouve bien là où je puis faire mon salut et prier pour le bonheur de Votre Altesse.

— C'est-à-dire, pensa le prince, dès qu'il fut seul, que les coffres du Bois-Doré sont encore pleins ; autrement cet ambitieux m'eût demandé d'abord sa récompense. Il sait que je serai content, et me demandera plus que je ne lui ai offert. Nous verrons bien.

Et le prince donna des ordres.

Le soir de ce même jour, les hôtes de Briantes venaient de se souhaiter mutuel-

lement une bonne nuit, et on allait se séparer, lorsqu'Aristandre, qui était le gardien de la porte, envoya dire qu'un gentilhomme et sa suite demandaient asile pour un repos d'une couple d'heures. Il pleuvait, et la nuit était sombre. Le marquis se fit éclairer, et, enveloppé de son manteau, alla lui-même faire lever la herse.

— Nous sommes... lui dit une voix inconnue.

— Entrez, entrez, messieurs, répondit le marquis, esclave des lois d'une chevaleresque hospitalité; venez vous mettre à couvert. Vous direz vos noms, si

bon vous semble, quand vous serez reposés.

Les cavaliers entrèrent : ils étaient deux ou trois en tête, parmi lesquels celui qui paraissait commander aux autres fit mine de vouloir mettre pied à terre. Bois-Doré l'en empêcha, vu que le pavé était fort mouillé. Il marcha devant eux avec Adamas, qui portait la torche, et rentra dans le préau, suivi de son hôte, sans remarquer une suite de vingt hommes armés, qui, ayant défilé sur le pont un à un, entrèrent tous dans le préau après leur maître, tandis que celui-ci montait l'escalier du manoir avec le châtelain.

Cette grosse escorte étonna Aristandre,

lequel, chargé de la réception des valets et de l'ouverture des écuries, vint leur faire ses offres de service. Mais ils refusèrent de débrider et restèrent avec leurs chevaux, partie autour d'un feu qu'on leur alluma dans le préau, partie sur le seuil même du logis.

Lorsque le marquis fut dans son salon avec l'inconnu, il vit un homme d'une trentaine d'années, assez mal mis et d'une taille médiocre. Le visage était très ombragé par le chapeau rabattu *en clabaud* et les plumes mouillées qui lui pendaient de tous côtés.

Peu à peu, il entrevit cette figure sans

la reconnaître, ou du moins sans pouvoir se rappeler où il l'avait rencontrée.

— Vous paraissez ne me point remémorer? lui dit l'inconnu. Il est vrai que nous nous sommes vus il y a fort longtemps, et que, tous deux, nous avons beaucoup changé.

Le marquis se frappa naïvement le front, demandant pardon de son manque de mémoire.

— Je ne m'amuserai point à vous faire chercher, reprit le voyageur. On m'appelle Lenet. J'étais presque un adolescent quand je vous vis à Paris, chez la marquise de Rambouillet, et peut-être même

ne fîtes-vous point attention à un aussi petit personnage comme j'étais alors. Je ne suis encore que conseiller, en attendant mieux.

— Vous méritez d'être tout ce que vous pouvez souhaiter, répondit Bois-Doré gracieusement. Mais du diable, disait-il en lui-même, si j'ai souvenir du nom de Lenet et si je sais à quel homme je parle, bien que son air me rappelle mille choses confuses.

— Ne faites rien pour moi, reprit M. Lenet en voyant qu'il donnait des ordres pour son souper. Je dois me rendre en un château où je suis attendu. J'ai été retardé par les mauvais chemins, et vous

prie d'excuser l'heure à laquelle je viens chez vous. Mais j'avais pour vous une commission assez délicate dont il faut que je m'acquitte.

Lauriane et Mario, qui se tenaient dans le boudoir, entendant qu'il s'agissait d'affaires, se levèrent pour traverser le salon et se retirer.

— Ce sont là vos enfants, monsieur de Bois-Doré? dit le voyageur en leur rendant le salut qu'ils firent en passant devant lui. Je vous avais toujours cru garçon. Êtes-vous marié ou veuf?

— Ni l'un ni l'autre, répondit la mar-

quis, et pourtant je suis père. Voici mon neveu, qui est mon fils d'adoption.

— Et voici ce dont il s'agit, reprit le conseiller d'un air benin et d'un ton caressant, lorsque les enfants furent sortis. Je suis chargé par M. le prince, qui est votre seigneur et le mien, et à qui, de père en fils, ma famille est fort attachée, d'éclaircir une affaire assez fâcheuse qui vous concerne. J'irai droit au fait. Vous avez fait disparaître un certain M. Sciarra d'Alvimar, qui fut votre hôte comme je le suis, avec cette différence qu'il n'avait point de monde avec lui, comme j'en ai pour protéger ma personne et mon mandat ; car je dois bien vous faire assavoir que, sous cette fenêtre, sont vingt hom-

mes bien armés, et, dans votre bourg, vingt autres tout prêts à leur venir en aide, si vous ne receviez pas comme il convient l'envoyé du gouverneur et grand bailly de la province.

— Cet avertissement est superflu, monsieur Lenet, répondit Bois-Doré avec beaucoup de calme et de politesse; fusiez-vous venu seul en ma maison, vous y seriez d'autant plus en sûreté. Il suffirait que vous fussiez mon hôte, et, à plus forte raison, êtes-vous à couvert sous le mandat de M. le prince, auquel je ne prétends nullement faire rébellion. Dois-je vous suivre pour lui rendre compte de ma conduite? Me voilà tout prêt, et sans trouble, comme vous voyez.

— Il n'est pas nécessaire, monsieur de Bois-Doré. J'ai plein pouvoir pour vous interroger et disposer de vous selon que je vous trouverai innocent ou coupable. Veuillez me dire ce que M. d'Alvimar est devenu ?

— Je l'ai tué en franc duel, répondit le marquis avec assurance.

— Mais sans témoins ? reprit le conseiller avec un sourire d'ironie.

— Il en avait un, monsieur, et des plus honorables. Si vous voulez entendre le récit...

— Sera-ce bien long ? dit le conseiller, qui paraissait préoccupé.

— Non, monsieur, répondit le marquis : bien qu'il me semble avoir le droit de m'expliquer en une affaire où il va pour moi de l'honneur et de la vie, je vous prendrai le moins de temps possible.

Bois-Doré raconta succinctement toute l'histoire et montra les preuves. Le conseiller paraissait toujours impatient et distrait.

Cependant son attention parut se fixer sur un point. C'est lorsqu'il entendit le récit des prédictions de Laflèche à la Motte-Seuilly. Bois-Doré, ayant à produire le cachet de son frère comme une dernière preuve de son identité avec la

victime de d'Alvimar, crut devoir mentionner cette circonstance ; mais, avant qu'il eût eu le temps d'expliquer précisément le peu de sorcellerie de maître Laflèche, il fut interrompu par le conseiller.

— Attendez ; dit celui-ci, je me souviens d'une accusation dont j'oubliais de vous parler. On vous soupçonne d'être adonné à la magie, monsieur de Bois-Doré ! Et, sur ce chef, je vous absous d'avance, car je ne crois pas à l'art des devins, et n'y vois qu'un amusement d'esprit. Voulez-vous bien me dire si le hasard fit que ces bohémiens vous prédirent quelque chose de vrai ?

— Leur prédiction fut de tous points

réalisée, monsieur Lenet ! Ils m'annoncèrent qu'avant trois jours je serais *père et vengé*. Ils annoncèrent à l'assassin de mon frère qu'avant trois jours il serait puni ; et ces choses arrivèrent comme ils l'avaient dit, mais...

— Et dites-moi où sont ces bohémiens ?

— Je l'ignore. Je ne les ai point revus. Mais il me reste à vous dire...

— Non. C'est assez, dit M. Lenet sans se départir de son ton doux et de son air riant ; la cause est entendue. Je vous crois innocent ; mais vous fûtes mal avisé de cacher le fait. Les soupçons ne

seront point aisés à effacer ; on se demandera, comme moi, pourquoi, au lieu de publier le châtement de l'assassin de votre frère comme une chose qui vous faisait honneur, vous l'avez célé comme vous l'eussiez fait d'un guet-à-pens. Je ne pourrai point faire entendre à M. le prince...

Ici, Bois-Doré fut tenté d'interrompre le conseiller par un mouvement d'indignation ; car il devenait évident pour lui que cet homme, après avoir annoncé ses pleins pouvoirs, afin de le faire parler, feignait de ne pouvoir l'absoudre lui-même, afin de lui vendre son appui.

— Je conviens, dit-il, qu'en cachant la

mort de d'Alvimar, j'ai suivi un mauvais conseil, et fort contraire à mon propre avis. On m'a représenté que M. le prince était grand catholique, et que j'étais accusé d'hérésie...

— Et la chose est vraie, mon pauvre monsieur. Vous passez pour un grand hérétique, et je ne vous cache point que M. le prince est mal disposé pour vous.

— Mais vous, monsieur, qui me semblez moins rigoureux en vos idées, et qui me marquez avoir pris confiance en mes paroles, ne puis-je point compter que vous plaiderez ma cause et rendrez bon témoignage de moi ?

— J'y ferai mon possible, mais ne vous répondez de rien, quant au prince.

— Que dois-je donc faire pour me le rendre favorable ? dit le marquis, résolu à connaître les conditions du marché.

— Je ne sais ! répondit le conseiller. On lui a dit que vous aviez chez vous un Italien... un hérétique de la pire espèce, qui pourrait bien, à ce qu'il semble, être un certain Lucilio Giovellino, condamné à Rome comme partisan des doctrines infâmes de Giordano Bruno.

Le marquis pâlit ; il était resté calme devant son propre péril, celui de son ami l'effraya.

— Vous en convenez ? dit le conseiller d'un ton léger. Quant à moi, je trouve ce malheureux assez puni et ne lui veux d'autre mal que celui qu'on lui a infligé. Vous pouvez tout me dire. J'essaierai de détourner les soupçons du prince.

— Monsieur Lenet, répondit Bois-Doré obéissant à une soudaine inspiration, l'homme dont vous parlez n'est point un hérétique, c'est un astrologue de la plus haute science. Il n'a recours à aucune magie et lit dans les constellations les destinées humaines avec une si grande habileté que les évènements de la vie semblent se soumettre à des décisions écrites dans les cieux. Il n'y a rien dans ses opérations qui ne soit d'un honnête homme et d'un

bon chrétien, et vous savez aussi bien que moi que M. le prince, qui est le plus orthodoxe catholique du royaume, consulte assiduellement les astrologues, ainsi que l'ont fait, de tout temps, les personnages les plus illustres, voire les têtes couronnées.

— Je ne sais où vous prenez ce que vous dites, monsieur, répondit le conseiller en levant les épaules; j'ai vécu et je vis dans l'intimité du prince, et ne l'ai jamais vu s'adonner à ces pratiques.

— Et pourtant, monsieur, reprit le marquis avec assurance, j'ai la certitude qu'il ne blâmerait en rien celles de mon ami, et je vous prie de lui dire que, s'il

veut éprouver son savoir, il en sera fort satisfait.

— Le prince rira de votre confiance, mais je ne refuse point de lui en parler. Songeons au plus pressé, qui est de vous tirer d'affaire. Je ne vous cache point qu'il m'est commandé de faire une perquisition en votre logis.

— Une perquisition ? dit le marquis stupéfait ; et à quelles fins, monsieur, une perquisition ?

— A seules fins de vérifier précisément si vous n'avez point chez vous des livres et instruments de cabale ; car vous êtes accusé de pratiquer la magie, non point

par l'amusement du calcul des nombres et de l'observation des astres, mais encore par des accointements suspects et une sorte de culte rendu à l'esprit du mal.

— Vraiment, monsieur le conseiller, vous me gardiez ceci pour la bonne bouche ! Est-ce tout ce dont je suis accusé, et ne me faudra-t-il point défendre de quelque chose de pis ?

— Ne vous en prenez point à moi, dit le conseiller en se levant. Je ne crois pas à de telles noirceurs de votre part ; c'est pourquoi je vous engage à me montrer en détail votre maison, afin que je puisse dire et jurer n'y avoir rien trouvé qui ne soit honnête et convenable. Songez que je

vous peuz forcer à m'obéir ; mais, voulant agir civilement avec vous, je vous prie de prendre un flambeau et m'éclairer vous-même, sans appeler aucun de vos gens, car je me verrais forcé d'appeler tous les miens, et j'ai l'intention de n'en mener avec moi que cinq ou six, lesquels sont à la porte de cette chambre.

Un rayon de lumière traversa l'esprit du marquis ; c'était à son trésor qu'on en voulait. Il en prit son parti sur-le-champ. Bien qu'il aimât tous ces jouets luxueux qu'il considérait comme des trophées légitimes et d'agréables souvenirs de ses vieux exploits, il n'y tenait point en avare, et, quelque regret qu'il dût éprouver de ne pouvoir les faire servir plus longtemps au

luxe de son cher Mario, il n'hésita point entre ce sacrifice et le salut de Lucilio, dont il était beaucoup plus inquiet que du sien propre.

— Qu'il soit fait comme vous le voulez, monsieur ! dit-il avec un magnanime sourire. Par où voulez-vous commencer ?

Le conseiller fit, de l'œil, le tour du salon.

— Vous avez là, dit-il avec aisance, force choses galantes et riches ; mais je n'y vois rien de blâmable, et je sais que ce n'est pas dans des salles ouvertes à tout venant que vous cacheriez vos diableries. On m'a parlé d'une chambre fermée

que vous appelez votre magasin, et où vous n'admettez pas tout le monde. C'est là que je souhaite aller, et que vous devez me conduire sans résistance ni tromperie; car, outre que j'ai le plan de votre maison, qui n'est pas grande, j'ai le moyen d'y tout bouleverser, et je serais marri d'avoir à me porter à cette extrémité.

— Ce ne sera pas nécessaire, répondit le marquis en prenant un flambeau; me voilà prêt à vous satisfaire. Ah! pourtant, ajouta-t-il en s'arrêtant, je n'ai point les clés de cette chambre, et ne saurais vous y faire entrer sans l'assistance de mon vieux domestique. Vous plaît-il que je l'appelle?

— Je le ferai venir, dit le conseiller en ouvrant la porte et en s'adressant à ses gens, qui se tenaient sur le palier. Qu'un de vous, leur dit-il, obéisse à M. de Bois-Doré. Donnez vos ordres, marquis. Comment se nomme votre valet ?

Le marquis, voyant qu'il était gardé à vue et entièrement au pouvoir de son hôte, se résigna, et, ne montrant aucun dépit inutile, il allait nommer Adamas, lorsqu'il vit la figure de celui-ci apparaître derrière celle des piquiers qui gardaient la porte.

— Adamas, lui dit-il, apportez-moi les clés du magasin.

— Oui, oui, monsieur, répondit Adamas, je les ai sur moi ; les voici, mais...

— Entrez, dit le conseiller à Adamas ; et dès que celui-ci eut obéi, il ajouta : Donnez-moi les clés, et restez en cette chambre.

Adamas paraissait bouleversé. Il fouilla dans la poche de son justaucorps, et, en proie à une préoccupation surprenante, il répondit au conseiller :

— *Oui, sire.*

A ce mot, le conseiller, saisi comme d'un vertige, et, quittant son air badin, bondit par la chambre et poussa vivement

la porte qui était restée ouverte entre lui et ses gens.

— A qui croyez-vous parler ? s'écria-t-il, et pourquoi m'appellez-vous ainsi ?

Adamas resta comme étourdi, et son trouble était bizarre au dernier point. Le marquis avait vu trop souvent le roi dans son enfance, et les portraits qu'on en avait faits depuis, pour croire un seul instant que le personnage qui était devant lui fût le jeune Louis XIII. Il pensa que son pauvre Adamas était en proie à un accès de folie.

— Répondez donc ! reprit le conseiller

avec impatience. Pourquoi me traitez-vous de majesté ?

— Je ne sais pas, monsieur, répondit le rusé Adamas. Je ne sais ce que je dis, ni où je suis. J'ai la tête à l'envers, d'une étonnante nouvelle que je viens d'apprendre, et que je vous demande la permission de dire à mon maître.

— Dites ! parlez ! allons ! s'écria le conseiller d'un ton d'autorité extraordinaire.

— Eh bien ! mon maître, dit Adamas en s'adressant au marquis, sans paraître remarquer l'agitation du conseiller, apprenez que le roi est mort !

— Le roi est mort? s'écria de nouveau M. Lenet en s'élançant encore vers la porte, comme pour sortir sans dire adieu à personne; mais il s'arrêta, saisi de méfiance :

— D'où tenez-vous cette nouvelle? dit-il en examinant Adamas avec des yeux ardents.

— Je la tiens des arrêts de la destinée ; je la tiens du ciel même, dit Adamas d'un air inspiré.

— Que veut dire cet homme? reprit M. Lenet. Qu'il s'explique, monsieur de Bois-Doré ; je le veux, entendez-vous? et

si c'est une fausse nouvelle qu'il me donne, malheur à lui comme à vous !

— Vraie ou fausse, monsieur, répondit le marquis, attentif à l'émotion de son hôte, la nouvelle me surprend et me trouble autant que vous-même. Explique-toi, Adamas ; d'où sais-tu que le roi est mort ?

— Je le sais par l'astrologue, monsieur ! Il m'a montré les chiffres, et je les connais. J'ai vu, j'ai compris, j'ai lu clairement que le personnage le plus puissant de l'État venait de mourir.

— Le personnage le plus puissant de l'État!... dit le conseiller pensif : ce n'est peut-être pas le roi !

— Vous avez raison, monsieur, fit Adamas d'un air ingénu ; c'est peut-être monsieur le connétable. Je ne connais pas assez les signes... J'ai pu me tromper... mais, enfin, c'est le roi ou M. de Luynes : j'en répons sur ma vie !

— Où est cet astrologue ? dit vivement le conseiller ; qu'il vienne ici, je veux le voir !

— Oui, sire ! répondit Adamas, encore troublé et affairé, en courant vers la porte.

— Attendez, dit Lenet en l'arrêtant. Je veux savoir pourquoi vous m'appe-

lez ainsi. Dites-le, ou je vous casse la tête!

— Ne cassez rien, monsieur! reprit Adamas; je ne l'ai pas, ma tête, ne le voyez-vous point? Ce mot me vient sur les lèvres je ne sais comment; aussi vrai que Dieu est au ciel, c'est la première fois que je vois votre figure. Dois-je quérir l'astrologue?

— Oui, courez! et gare à vous tous, s'il y a ici un leurre ou un piège; je mets le feu à votre taudis!

Bois-Doré ne pouvait que protester de sa parfaite ignorance des faits. Il ne comprenait rien du tout à la conduite d'Ada-

mas, et il en était même fort inquiet. Il voyait bien que le fidèle serviteur avait entendu la conversation qu'il venait d'avoir avec le conseiller, et qu'il se servait, pour sauver Lucilio, du moyen imaginé par lui de le faire passer pour astrologue, sachant, comme tout le monde, le respect que le prince de Condé avait pour la prétendue science des devins. Mais le grave Lucilio se prêterait-il à cette ruse? Saurait-il jouer son rôle?

Enfin, pensait Bois-Doré, comptons sur la Providence et sur le génie d'Adamas ! Il ne s'agit que de faire sortir d'ici l'ennemi, sans qu'il s'empare de la personne de mon ami et de la mienne ; nous aviserons ensuite à notre sûreté.

Au bout de peu d'instants, Lucilio parut avec Adamas. Il était calme et souriant comme à l'ordinaire. Il salua légèrement le conseiller, profondément le marquis, et présenta à celui-ci un papier chargé d'héroglyphes.

— Hélas ! mon ami, dit Bois-Doré, je n'y connais rien.

— Parlez, cria Lenet au muet, qui lui fit signe que cela était impossible. Écrivez au moins !

Lucilio s'assit et écrivit :

« Je n'ai de comptes à rendre ici qu'au
« marquis de Bois-Doré ; je ne vous con-

« mais pas, sortez de cette chambre, je n'é-
« crirai pas devant vous. »

— Si, mordieu ! s'écria le conseiller hors de lui. Je veux tout savoir, et vous répondez !

— Pardonnez-lui, monsieur, dit Adamas ; il est comme les grands savants, très étrange et fantasque. Si vous voulez qu'il révèle ses secrets, parlez-lui doucement.

— Il veut de l'argent ? dit le conseiller, il en aura : qu'il parle !

— Lucilio secoua la tête en signe de refus. Le conseiller semblait être sur des charbons allumés.

— Voyons, dit-il après un instant de silence agité, je saurai bien si vous êtes un savant ou un fou ! Voyez ma main, et dites-moi quelque chose.

Lucilio regarda la main du conseiller, se leva, et, montrant son grimoire à Adamas, il lui fit signe de parler à sa place.

— Oui, je le vois bien, dit Adamas. Ces signes disent qu'il y a un homme, un prince... qui veut mettre sur sa tête la couronne de France ; mais où est l'homme qui a ce signe dans la main ? Je ne le connais point.

Lucilio montra la main du conseiller.

— Qui suis-je donc ? dit celui-ci, très surpris.

Lucilio écrivit trois mots que le conseiller lut seul avec émotion. Sa figure changea et son ton s'adoucit.

— Et le roi est mort ? dit-il en tremblant de tous ses membres, comme de terreur ou de joie : vous voyez qu'il me faut répondre, à présent ?

Lucilio écrivit :

« Le roi se porte bien, mais M. de Luy-
« est mort à la lueur des flammes, le 15 de
« ce mois, à onze heures du soir. »

Le prétendu conseiller Lenet n'eut pas plus tôt lu ces paroles, que, sans montrer aucun doute, il enfonça son chapeau sur sa tête, s'élança sur l'escalier, et, sans dire d'autre parole que celle-ci, adressée à ses gens : *Tôt, en route!* il remonta à cheval et partit bride avalée avec tout son monde, sans songer à faire aux hôtes de Briantes ni remerciement, ni excuse, ni promesse, ni menace.

Adamas, le marquis et Lucilio, qui les avaient reconduits en silence jusqu'à la dernière porte, pour bien s'assurer qu'il ne restait personne de suspect dans le château ni dans le village, remontèrent au salon où ils trouvèrent Lauriane et Mario. Ils étaient tous si émus qu'ils restè-

rent quelques instants sans se rien dire.

Enfin, le marquis, rompant le silence :

— C'était donc M. le prince ?

— Oui, dit Lauriane. Je l'ai vu à Bourges, il y a trois mois, et je l'ai reconnu tout de suite, lorsque j'ai traversé ici pour le saluer. Et vous, mon marquis, vous ne l'aviez donc jamais vu ?

— Une ou deux fois je le vis dans son jeune âge, à Paris, mais jamais depuis. Cependant, lorsqu'il nomma le prince de Condé en se disant attaché à sa personne, ce nom se plaça sur la figure du faux conseiller Lenet, et, à chaque moment, je m'assurais davantage que j'avais affaire

au maître en personne. Voilà pourquoi j'ai été fort patient; et bien m'en a appris, seigneur! Mais comment se fait-il que vous ayez imaginé...

— M. de Luynes est mort en effet, de la fièvre rouge, le 15 de ce mois, pendant que les troupes du roi pillaient et brûlaient la pauvre place de Monheur, sur la Garonne. Voici une lettre de mon père qui me l'annonce, et qu'un de ses gens arrivé en courrier justement derrière la suite du prince, a pu me faire remettre sans bruit par Clindor.

— Voilà une grande nouvelle, mes enfants, et qui va encore une fois boulever-

ser toute la politique! Mais qui de vous a eu l'idée...

— C'est moi, monsieur, dit Adamas triomphant : dès que madame Lauriane eut dit : « Cet étranger qui est enfermé là avec M. le marquis est le prince, et non pas un autre, » nous nous cachâmes tous les quatre dans le petit couloir que vous savez.

— Nous étions inquiets pour vous, dit Mario, à cause de cette grosse suite de gens qui avaient l'air de se méfier et de menacer. C'est Adamas qui a inventé tout d'un coup ce qu'il a fait et ce qu'il a dit.

— Maître Jovélin ne se souciait pas trop

de s'y prêter, ajouta Adamas; mais il fallait vous sauver, il n'y avait pas à réfléchir, et il a joué son rôle en habile homme, n'est-ce pas, monsieur? A présent, il tient sa fortune, et s'il veut remplacer, ou tout tout au moins égaler en faveur le fameux astrologue du prince, celui qui lui a prédit qu'il serait roi de France à trente-quatre ans...

— J'ai remarqué, dit le marquis à Jovelin, que vous ne pouviez prendre sur vous de lui faire cette promesse. Vous lui avez seulement dit qu'il avait cette ambition. Mais, à présent, que ferons-nous, mes amis? car vous le voyez, nous sommes trahis vilainement, et nous courons bien des dangers auxquels nous ne songions point.

— Il ne faut rien faire, et nous tenir tranquilles, répondit Lauriane avec décision. Le prince galoppe, à cette heure, sur la route du Midi, et ne songera plus à nous de si tôt.

— Il est vrai, dit le marquis, que le voilà dévorant les chemins, pour arriver le premier auprès du roi et s'emparer, sinon de la faveur, du moins de la puissance dont jouissait M. de Luynes. Ceci lui sera bien contesté ! Retz, Schomberg et Puisieux voudront leur part du gâteau, sans compter que madame la reine-mère et son petit évêque de Luçon vont leur donner du fil à retordre ! Allons ! nos petites affaires sont déjà sorties de la tête de notre bon prince, et n'y rentreront peut-être ja-

mais. Pourvu qu'il n'ait pas donné d'ordres contre nous, auparavant que de venir céans!

— Non, monsieur, il n'y a point de risques! dit Adamas. Il voulait votre trésor, dont on lui a bien grossi la conséquence, puisque, pour si peu, un si riche prince nous a fait l'honneur de venir chez nous. Nous voilà avertis; nous saurons cacher notre petit avoir, et laisser à la disposition des curieux, des malles pleines de rebuts. La sortie secrète du château sera tenue en bon état, et on se méfiera des gens qui viennent se réfugier contre la pluie. Mais soyez assuré que si le prince n'y reparaît en personne, nul autre ne s'en avisera; car s'il a donné des ordres,

c'est pour que nul ne vienne mettre la main sur le plat où il a étendu sa maîtresse griffe.

Le raisonnement d'Adamas était fort juste. Il termina en proférant mille malédictions contre la Bellinde, qui seule pouvait avoir surpris et divulgué le vrai nom de maître Jovelin, la mort de d'Alvimar et l'existence du trésor.

Il fut résolu que l'on se consulterait avec Guillaume d'Ars sur l'opportunité de faire ou de proclamer la mort de d'Alvimar, et à cet effet, le marquis se rendit chez lui, le lendemain, dans l'après-midi,

Guillaume était absent et ne devait rentrer que le soir. Le marquis envoya un exprès pour dire à Briantes que l'on ne fût point inquiet s'il rentrait tard, et il alla rendre visite à M. Robin de Coulogne, qui se trouvait alors de passage en sa terre du Coudray, jolie capitainerie sur les hauteurs de Verneuil, à une lieue environ du château d'Ars.

Robin, vicomte de Coulogne, receveur général des finances en Berry et fermier général des gabelles, était un des ennemis naturels de l'ex-faux-saulnier Bois-Doré ; et cependant ils étaient liés d'une étroite amitié depuis l'affaire de Florimond Dupuy, seigneur de Vatan.

Ceux qui connaissent l'histoire du Berry

se souviendront qu'en 1611, ce Florimond Dupuy, grand huguenot et grand contrebandier, avait, en haine de la gabelle, enlevé un des enfants de M. Robin. Le marquis s'employa généreusement de sa personne pour ramener l'enfant à son père, au risque de se brouiller avec Florimond, qui était, au dire de ses amis et de ses ennemis, « un fort mauvais coucheur. »

Après cette aventure, la rébellion prit des proportions si graves que, pour réduire M. Dupuy dans son château, il fallut y envoyer douze cents hommes d'infanterie, une compagnie de Suisses et six canons. Vingt-neuf de ses gens furent pendus sur place, aux arbres environnants, et il eut lui-même la tête tranchée en

place de Grève. Le jeune Robin fut par là suite abbé de Sorrèze. M. Robin père resta l'obligé reconnaissant et dévoué de M. de Bois-Doré, et l'on peut croire que c'est grâce à cette amitié que le marquis ne fut jamais recherché pour ses vieux actes de complicité dans les délits de faux-saulnage.

Bois-Doré s'ouvrit donc à cet ami fidèle d'une partie des embarras dont l'avait menacé la visite du prince, et lui avoua qu'il était particulièrement inquiet pour le bon Lucilio, que les zélés cagots du pays voyaient chez lui de mauvais œil.

— Vos craintes me paraissent exagérées, lui dit le vicomte. M. Van der Groot,

que les savants appellent Grotius, et qui était condamné en son pays à la prison perpétuelle, ne vient-il pas de s'évader, caché en un coffre, grâce au grand cœur et génie de sa femme, et ne s'est-il point réfugié à Paris, où il n'est tourmenté ni molesté de personne? Pourquoi votre Italien ne jouirait-il pas en France des mêmes privilèges?

— Parce que le gouvernement de France, qui se soucie fort peu de déplaire aux gomaristes de Hollande et Maurice de Nassau, se montrera jaloux de plaire au pape en persécutant une de ses victimes. Il y a vingt ans que Campanella est en prison, et bien qu'on le plaigae et l'estime en France, on ne fait rien pour le tirer des

mains de ses bourreaux ; Dieu sait si, en en ce moment, on lui donnerait asile, à leur barbe !

— Vous avez peut être raison, reprit M. de Coulogne. Eh bien ! j'approuve votre idée de faire évader votre ami, au moindre danger qui menacerait votre château ; mais je pense que vous lui devriez chercher un asile où il se pourrait rendre en cas d'alerte. Y avez-vous songé ?

— Oui, bien, répondit le marquis, et je vous veux consulter sur ce point. Vous possédez ici près un vieux manoir inhabité qui m'a paru encore fort logeable, bien que je n'y sois jamais entré. L'endroit

est assez voisin de chez moi pour qu'en une heure de marche un homme pressé s'y puisse réfugier. Cette ruine est proche d'une petite ferme qui est à vous, et, si vous donniez des ordres aux métayers, ils seraient prêts, à tout évènement, à cacher et nourrir mon pauvre fuyard. Me voulez-vous rendre ce bon office ?

— Marquis, répondit le vicomte, demandez-moi ma vie, si vous voulez : elle est à vous. A meilleure enseigne, mes biens, mes gens, mes maisons sont-ils à votre service. Laissez-moi pourtant réfléchir à la convenance du lieu que vous avez en vue, car c'est de mon vieux manoir de Brillbault qu'il est question.

— Justement !

— Eh bien, voyons ! il est fort isolé dans les terres et les chemins y sont détestables ; c'est bien. Il n'est sur le passage d'aucune ville ou bourgade ; c'est encore bien. Le lieu m'appartient, et la prévôté ne se permettrait point d'en violer le seuil. De plus, la mesure passe pour être hantée par les plus turbulents et plaintifs esprits qu'il y ait, ce qui est cause qu'aucun paysan maraudeur n'est curieux d'y entrer, aucun passant de s'y arrêter. C'est de mieux en mieux. Allons ! je vois que vous choisissez bien, et je veux, dès ce soir, m'y rendre avec vous pour donner au mélanger les ordres nécessaires.

Bois-Doré, ayant réfléchi de son côté, jugea qu'il serait mieux d'y aller seul pour ne pas éveiller de soupçons.

— Vos métayers ne me sont point inconnus, dit-il. Ils ont été de ma clientèle autrefois pour... ce que vous savez!

— Oui, oui, méchant homme! dit en riant le vicomte; ils ont eu par vous le sel à bon compte! Eh bien! prenez ce chemin pour vous en retourner; les eaux ne sont pas encore grandes, et vous pouvez passer sans risque. Vous direz, comme par occasion, à Jean Faraudet, le métayer, de me venir trouver demain de grand matin; vous donnerez un coup d'œil à la mesure, et regarderez bien les alentours, afin de pouvoir renseigner votre ami, et même il fera bien d'y venir secrètement la nuit prochaine pour connaître et les chemins et les entrances. De cette

manière, s'il venait à être obligé de s'y réfugier, il le pourrait faire sans s'égarer ni se méprendre.

— Voilà qui est convenu, dit le marquis, et recevez mille grâces pour le repos que vous donnez à mon esprit.

Le vicomte retint le marquis à souper, après quoi celui-ci, remontant dans son carrosse, reprit, à la nuit tombée, le chemin d'Ars, qui ne valait guères mieux que celui de Brilbault; la raison de cette direction, c'est qu'il ne voulait pas montrer son carrosse qui faisait toujours événement, aux environs de cette ruine. Plus avisé que M. Robin ne lui avait conseillé de l'être, il mit pied à terre à un quart de

lieue de l'endroit qu'il voulait visiter, ordonna à ses gens de se rendre doucement à Ars, et, s'engageant dans un de ces mille petits sentiers, où M. de Coulogne n'avait peut-être jamais mis les pieds, mais qui étaient aussi familiers au vieux contrebandiers que les allées de sa garenne, il disparut seul dans les prés humides, après avoir relevé ses grandes bottes jusqu'au-dessus du genou.

La nuit était assez douce, et pas très sombre, malgré de grands nuages noirs que le vent balayait, en ouvrant au ciel de longues trouées pleines d'étoiles, qui se fermaient tout d'un coup pour se rouvrir à une autre place.

On dit que nos aïeux, gentilshommes

ou bourgeois, étaient certainement plus robustes que nous ne le sommes généralement aujourd'hui, tandis qu'au rebours, nos aïeux ouvriers ou paysans l'étaient moins. C'est la croyance des anciens de mon pays, et elle me paraît fondée : les gens aisés avaient des habitudes de grand air et d'activité dont la vie moderne nous dispense ou nous prive. Les classes pauvres étaient plus mal logées et plus mal nourries que de nos jours ; sans parler de l'immense quantité de malheureux qui n'étaient pas nourris et pas logés du tout. Le gentilhomme, avec son régime de guerre ou de chasse, conservait sa force et sa santé jusque dans un âge très avancé.

Bois-Doré, malgré ses soixante-neuf

ans, et la mollesse relative de ses habitudes, avait donc encore la vue bonne, la poitrine à l'abri d'un rhume et le pied assez ferme sur la terre nue ou sur les gazons mouillés. Il fit bien quelques glissades le long des buissons, mais il se retint aux branches, en homme qui sait se diriger dans une localité dont les accidents sont homogènes sur une grande étendue de terrain.

Grâce à la petite coursière qu'il avait prise, il fut rendu, en dix minutes de marche, à la femme de Brilbault.

Sachant le naturel craintif et superstitieux des paysans, il toussa et parla d'avance avant de frapper, puis il se nomma

en frappant, et fut reçu, sinon sans surprise, du moins sans effroi.

Bien que le sort des cultivateurs fût encore très misérable, il l'était beaucoup moins, moralement parlant, en Berry qui, d'ancienne date, était pays de franc-alleu, que dans les pays de servitude. En outre, dans cette partie que l'on appelle Vallée-Noire, les ressources matérielles ont toujours assuré au fermier ou métayer un bien-être relatif qui l'a préservé des grands désastres et des grandes épidémies. A cette époque, les maladreries (hospices de lépreux) étaient déjà vides ; la peste, si fréquente encore dans la Brenne et aux alentours de Bourges, ne sévissait que rarement dans le Fromental. Les ha-

bitations, sordides et infectes dans la Marche et le Bourbonnais, étaient, du côté de chez nous, solides et bien établies, ainsi que l'atteste un grand nombre de vieilles maisons rustiques du seizième et du quinzième siècles, encore debout, et bien reconnaissables à leurs énormes toits de tuiles, à leurs huis encadrés de pierres taillées en prismes, et à leurs mansardes surmontées de gros épis historiés en terre cuite (1).

Le marquis put donc entrer sans dégoût

(1) Ces épis, qui sont une rareté curieuse pour les archéologues, sont restés, en certaines localités, une mode traditionnelle; les potiers de Verneuil en fabriquent de fort jolis sur les modèles des anciens. Le petit vase à quatre ou six anses, monté sur plusieurs pièces et surmonté de fleurs ou d'oiseaux, se retrouve dans leur système d'ornement.

dans l'habitation des fermiers, s'y asseoir dans l'âtre, et y causer quelques instants. Aimé de tout le monde, le *bon monsieur* put confier sans crainte à Jean Faraudet et à sa femme le soin éventuel d'un sien ami tracassé, disait-il, pour un délit de chasse, et lorsqu'il leur annonça que leur maître, M. Robin, voulait les voir, le lendemain matin, pour leur donner des ordres en conséquence, ils se montrèrent joyeux et empressés d'obéir, en répondant le mot sacramentel de bon vouloir et de bonne grâce en ce pays : « Il y a bien moyen ! »

Cependant la femme Faraudet, que l'on appelait la grand'Cateline, ne put s'empêcher de plaindre celui qui serait con-

damné à passer seulement une nuit dans le château de Brilbault. Elle croyait fermement qu'il était hanté, et son mari, après s'être moqué d'elle pour complaire au scepticisme du marquis, finit par avouer qu'il aimerait mieux mourir que d'y mettre les pieds après soleil couché.

— La présence de mon ami, dit le marquis, vous rassurera, je l'espère, car je vous réponds qu'elle chassera les mauvais esprits; mais, puisque vous n'avez point trop de peur d'y entrer durant le jour, je vous prie de mettre dès demain du bois dans la cheminée et de dresser un lit dans la meilleure chambre.

— On y mettra tout ce qu'il faut, notre

cher monsieur, répondit la grand'Cateline, mais le pauvre chrétien qui viendra là n'y dormira pas la miette. Il entendra, à nuitée, des vacarmes et rebâtements, comme nous les entendons, mon bon Dieu ! et comme vous les entendrez vous-même, si vous voulez attendre seulement une petite heure d'horloge.

— Je ne puis attendre, dit le marquis, et d'ailleurs, me sachant là, les esprits ne bougeraient. Je connais bien leur courdisse, n'ayant jamais pu entendre, à la nuit de Noël, les voix qui crient dans le haut du donjon de Briantes, non plus que les portes qui s'ouvrent toutes seules à la Motte-Seuilly, et la dame blanche qui ouvre les courtines des lits chez M. Guillaume d'Ars.

— C'est une chose imaginante, monsieur Sylvain, dit le métayer d'un air capable, qu'il y ait des apparaisances dans notre vieux château. On sait bien qu'il peut y en avoir dans les autres, parce qu'il n'en est point où quelque grand mal n'ait été fait ou enduré, ce qui est la cause que les pauvres chrétiens, tourmentés ou navrés de leurs corps dans ces maisons-là, reviennent s'y lamenter en âmes qui demandent prières ou justice. Mais dans le château de Brillbault, qui n'a jamais été habité, oncques ne s'est fait ni bien ni mal que je saehe.

— Il faut croire, dit la femme, qui, tout en causant, filait lestement sa quenouille, que l'ancien seigneur aura péri au loin, de

mâle mort et en péché; car vous savez la légende de Brilbault? elle n'est pas longue. Un seigneur avait élevé ce manoir jusqu'au faite lorsqu'il partit pour la Terre-Sainte avec ses sept fils, dont ni lui ni pas un ne revint. Le château fut vendu et revendu sans être jamais au goût de personne. On pensait qu'il porterait malheur aux familles, c'est pourquoi, de tout temps, il n'a servi qu'à engranger des récoltes. On y a mis une toiture qui n'est déjà plus bonne; mais il y a encore deux belles chambres et une salle si grande, si grande, que d'un bout à l'autre bout, deux personnes ne se reconnaissent quasiment point.

— Pouvez-vous me confier les clés?

dit le marquis. Je souhaiterais voir le dedans.

— Les clés, les voilà ; mais mon cher monsieur Sylvain du bon Dieu, n'y allez point ! C'est l'heure où le sabbat va commencer.

— Voyons, quel sabbat, mes braves gens ? dit le marquis en riant ; comment sont faits ces vilains diables ?

— Je ne les ai point vus, monsieur, ni ne souhaite de les voir, dit le métayer ; mais je les entends bien ; je les entends trop ! Les uns gémissent, les autres chantent. C'est des rires, et puis des cris, et des juréments et des pleurs, jusqu'au petit

jour que tout s'envole dans les airs; car c'est bien fermé, et personne d'humain n'y pourrait entrer sans licence ou office de moi.

— Ne serait-ce point vos valets de ferme pour s'amuser? ou quelque pillard pour vous empêcher de surprendre ses larcins?

— Non, monsieur, non! Nos valets et servantes ont si grand'peur, que pour tout l'argent que vous avez, vous ne les feriez point approcher du château de deux portées d'arquebuse après soleil couché; et même vous voyez qu'ils ne couchent plus dans notre logis, parce qu'ils disent qu'il est encore trop près

de cette maudite bâtisse. Ils dorment tous dans la grange, là-bas, au fond de la cour.

— Tant mieux pour le petit secret que nous avons ce soir ensemble, dit le marquis ; mais tant mieux aussi peut-être pour ceux qui font les revenants à seules fins de vous larronner !

— Et que pourraient-ils larronner, monsieur Sylvain ? Il n'y a rien dans le château. Quand j'ai vu que le diable y promenait des feux, j'ai eu crainte de l'incendie, et j'ai retiré toute ma récolte, sauf quelques méchants fagots et une dizaine de bottes de foin et paille, pour ne les point trop choquer, car on dit que les

follets aiment bien batifoler dans le bois et le fourrage ; et, de vrai, j'y trouvais bien du dérangement et de la foulaison : c'était comme si une cinquantaine de personnes vivantes y avait passé.

Le marquis savait Faraudet très véridique et incapable d'inventer quoi que ce fût pour se dispenser de lui rendre service. Il commença donc à penser que si des lumières se montraient dans le vieux manoir, si des voix se faisaient entendre, et si, surtout, des pas ou des corps foulaient et dérangeaient le fourrage, il y avait plus de réalité que de diablerie dans ces faits, et que le château, où le métayer et sa femme avouèrent enfin n'avoir pas osé entrer depuis plus de six semaines,

pouvait bien servir de refuge déjà à quelques fugitifs.

— Intéressants ou malfaisants, je veux les voir, se dit-il.

Et, mettant son épée nue sous son bras, tenant d'une main les clés du manoir, et de l'autre une lanterne, il se dirigea, à travers les prés, vers l'enceinte ruinée et silencieuse.

Faraudet voyant sa femme se lamenter de la hardiesse du bon monsieur, eut honte de le laisser aller seul et se décida à le suivre.

Mais quand le marquis eut franchi le

pont dormant, il vit le pauvre paysan trembler si fort, qu'il craignit d'être plus embarrassé que secondé par un homme si malade, et il le pria de ne pas aller plus avant.

La plupart des châteaux de la Vallée-Noire, même ceux du moyen-âge primitif, sont situés dans le plus creux des vallons, au lieu d'être placés sur les hauteurs, comme dans la Marche et le Bourbonnais. La raison de cette anomalie est fort plausible. Dans un pays qui n'offre pas d'escarpements considérables, on dut chercher dans les cours d'eau le principal moyen de défense. Donc, à Brilbault comme à Briantes, comme à la Motte-Seuilly, à Saint-Charlier, à la Motte-de-

Presles, etc., le manoir s'était planté au milieu des méandres d'une petite rivière capable d'alimenter de ses eaux courantes le double fossé circulaire de l'enceinte.

Le pont qui donne entrée à la première de ces enceintes est fort étroit, et porté sur des arcades indécises entre le plein cintre et l'ogive. Tout le château est d'une architecture de transition : la façade est d'une forme étrange, la porte et les fenêtres superposées de l'escalier rentrent de quelques mètres dans le massif général, comme pour s'abriter des attaques du dehors. Le sommet de l'édifice a dû être mascherolé en cet endroit ; mais la construction inachevée est tronquée par

un toit hors de proportion avec l'édifice qui annonce un plan assez grandiose resté en chemin.

Le marquis arriva au pied de manoir, à vol d'oiseau ; les murs d'enceintes étaient si écroulés et percés de tant de brèches, les fossés tellement comblés en mille endroits, qu'il n'était pas nécessaire d'en chercher les portes.

Il ouvrit sans bruit celle du château, qui était petite et basse sous un arc rampant surmonté d'une ogive fleurie. Là, il ouvrit à demi sa lanterne pour voir à ses pieds, car le métayer l'avait averti de se méfier de l'escalier.

Cet escalier en spirale est fort beau, large pour six personnes et léger comme les branches d'un éventail. Il est d'une pierre blanche assez friable ; beaucoup de marches sont entièrement rompues par la chute de quelque partie supérieure de l'édifice ; mais celles qui restent semblent fraîchement taillées et ne portent aucune trace d'usure. A chaque demi-tour de la spirale, une marche d'engagement est soutenue par une figure grimaçante : une bête fantastique, ou un demi-corps d'homme armé, sculpté en relief sur la muraille.

Le marquis s'amusa à regarder ces figures qui semblaient s'agiter à la lueur vacillante de sa lanterne. Il montait len-

tement, profitant de chaque repos pour écouter, et, comme aucun autre bruit que celui du vent dans la toiture ne se faisait entendre, comme les portes des salles devant lesquelles il passait étaient fermées au cadenas, il doutait de plus en plus de la présence d'habitants quelconques. Il parvint ainsi jusqu'au dernier étage, où étaient situées les deux chambres destinées jadis au châtelain.

L'usage étant, au moyen-âge, de se placer ainsi sous le faîte, et de rompre l'escalier, pour soutenir, en cas de besoin, un siège jusque dans son appartement, souvent les marches étaient interrompues dans la construction, et le châtelain n'entraît chez lui que par une échelle que

l'on retirait chaque soir après lui. D'autres fois, les marches du dernier étage étaient, à dessein, tellement minces, qu'il suffisait de quelques coups de pic pour les briser. C'était le cas, au château de Brillbault ; mais les brisures dont le marquis avait à se méfier ne provenaient, comme nous l'avons dit, que d'accidents fortuits, et il put, avec ses grandes jambes, escalader des lacunes sans danger sérieux.

Ces deux chambres, dont le métayer lui avait parlé, étant celles que devait, au besoin, habiter Lucilio, le premier mouvement de Bois-Doré fut d'y entrer pour voir si elles avaient des châssis, ou tout au moins des volets pleins aux croisées,

car toutes celles de l'escalier, étroites et profondes, avec leur banc de pierre placé en biais dans l'embrasure, envoyaient des bouffées d'air impétueux contre lesquelles il avait eu de la peine à préserver sa lumière.

Mais, au moment d'ouvrir ces chambres seigneuriales, dont il avait les clés, le marquis hésita. Si le manoir servait de refuge à quelqu'un, ce quelqu'un était là, et, surpris dans son repos, il se mettrait en défense sans attendre d'explication. Cette exploration exigeait donc quelque prudence. Le marquis ne croyait pas aux esprits et avait d'autant moins de peur des vivants qu'il ne les cherchait pas à mauvaises intentions. Si quelque malheureux

se trouvait caché là, quel qu'il fût, il était décidé à l'y laisser en paix et à ne pas trahir le secret qu'il aurait surpris.

Mais la première terreur du réfugié pouvait être hostile. Le marquis n'avait fait aucun bruit appréciable en entrant et en montant, puisque rien ne bougeait. Il devait, autant que possible, s'assurer de la vérité sans se laisser voir ni entendre, ou du moins sans se montrer brusquement.

A cet effet, il entra dans une salle sans porte, où régnait la plus profonde obscurité, les fenêtres étant toutes bouchées de planches ou de paille. Le plancher était couvert d'une couche de poussière et de ciment pulvérisé, d'une telle épaisseur que

les pas y étaient amortis comme sur de la cendre.

Bois-Doré marcha longtemps, voyant tout au plus à se conduire. Il avait fermé sa lanterne, qui n'était garnie ni de vitre ni de corne, mais d'un demi-cylindre de fer battu percé de petits trous, suivant l'usage du pays. Il ne se hasarda à la rouvrir que quand il eut atteint une extrémité de cet immense local, et après s'être bien assuré qu'il était en un lieu absolument tranquille et muet.

Il plaça alors son luminaire sur le plancher devant lui, et recula jusque dans une grande cheminée qui se trouvait près de lui. De là il put habituer peu à peu ses re-

gards à une si faible clarté dans un si vaste espace, et distinguer une salle qui tenait toute la longueur du château.

Il examina la cheminée où il se trouvait. Elle était, comme tout le reste, en pierre blanche, et les socles angulaires pénétrant dans le massif de la base avaient leurs saillies si fraîches qu'elles semblaient découpées de la veille ; les doubles baguettes de l'encadrement n'avaient ni entailles ni souillures d'aucune sorte, non plus que l'écusson vierge d'armoiries qui couronnait le manteau. Le tuyau même de la cheminée, et l'âtre non revêtu de plaque, n'avaient traces de feu, de fumée, ni de cendre. La construction inachevée n'avait jamais servi, cela devenait évident. Per-

sonne n'avait jamais occupé, personne n'occupait cette salle froide et nue.

Après s'être assuré de ce fait, le marquis s'enhardit à aller voir de près pourquoi une barrière de planches, à hauteur d'appui, coupait transversalement cet énorme vaisseau vers la moitié de sa profondeur. Arrivé là, il trouva le vide devant lui. Le plancher était tombé ou avait été supprimé tout entier, ainsi que celui des étages inférieurs dans toute une moitié de l'édifice, peut-être pour faciliter l'enregistrement des blés.

L'œil plongeait donc dans les ténèbres d'un local qui paraissait aussi grand qu'une église.

Bois-Doré était là depuis quelques instants, cherchant à se faire une idée de l'ensemble, lorsque, des profondeurs que son œil interrogeait en vain, une sorte de gémissement monta jusqu'à lui.

Il tressaillit, ferma et cacha sa lanterne derrière les planches, retint son haleine et prêta l'oreille, qu'il avait un peu dure, et qui pouvait le tromper sur la nature des sons. Était-ce une porte, un volet poussé par le vent ?

Il n'y avait pas trois minutes qu'il attendait, lorsque la même plainte, plus marquée encore, se répéta, et, en même temps, il lui sembla qu'un faible rayon de lumière, partant de bien loin au-dessous de

ses pieds, illuminait ce fond d'édifice qui, par rapport à lui, était bien littéralement un abîme.

Il s'agenouilla pour ne pas être vu, et regarda à travers les planches qui lui servaient de balustrade.

La clarté augmenta rapidement et bientôt devint assez vive pour lui permettre de voir, ou plutôt de deviner, dans un vague heurté d'ombre et de lumière, le fond d'une salle de rez-de-chaussée aussi grande que celle où il était, mais qui, avant l'éroulement des étages intermédiaires, avait dû être beaucoup plus élevée, ainsi qu'il en pouvait juger par la naissance des nervures de la voûte qui portaient sur

des consoles chargées d'animaux et de personnages fantastiques, plus grands et plus saillants que ceux déjà vus dans l'escalier.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.



